



SAINTE AGNÈS D'ASSISE

(Fête le 16 novembre)

(COMANS)



Epoux ! En v
par l'héroïque
quérant des à
chevaliers dé
victorieuseme
hors du sanc
son oncle Mc
maison patern
elle invoque l'
a saisi l'ondoy
cailleuse qui c
prodige renouv
pesante que le
l'aide de ses cc
elle impuissan
cœur de Mona

XVIII^{me} ANNEE

1^{er} NOVEMBRE



1902

N° 11

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

La Sœur de Claire

(Notre gravure)

CLAIRE avait une sœur. Plus jeune qu'elle, Agnès ne tarda pas cependant à la suivre dans les voies de l'abnégation et de la pauvreté, largement ouvertes par le Pauvre d'Assise. Avec quelle ardeur elle s'attacha à son céleste Epoux ! En vain l'amour paternel naturellement égoïste surexcité par l'héroïque fuite de ses deux filles veut l'arracher à Jésus conquérant des âmes ; en vain arme-t-il contre cette enfant le bras de chevaliers décidés et forts. La prière et l'amour d'Agnès résistent victorieusement à l'impétuosité de l'attaque. Impitoyablement traînée hors du sanctuaire qu'elle a choisi pour le lieu de son repos, par son oncle Monaldo qui a juré de la ramener morte ou vivante à la maison paternelle, immuable dans son dessein, elle souffre, elle prie, elle invoque l'Epoux des âmes chastes. Monaldo, d'un tour de main, a saisi l'ondoyante chevelure de l'enfant il la traîne dans l'allée rocailleuse qui conduit du monastère de Saint-Ange à la cité. Par un prodige renouvelé des temps anciens, Agnès devient subitement plus pesante que le plomb, le ravisseur est obligé de s'arrêter. Il demande l'aide de ses compagnons qui raillent l'enfant, mais restent devant elle impuissants et sans force. Une aveuglante rage s'empare du cœur de Monaldo, et comptant pour rien la violence dont il vien

(COMANS)

d'user envers une vierge sainte qui veut se donner à Dieu, réprimant les sentiments de la nature, il lève sur sa nièce une main sacrilège armée du glaive. Il l'a dit, et puisqu'il lui est impossible de la ramener vivante à son père, eh bien ! qu'elle meure, mais qu'elle lui soit rendue !

Monaldo est subitement frappé d'une paralysie qui le désarme et le convertit. Vaincu, il avoue sa défaite, et rend la liberté à sa victime qui désormais pourra servir Dieu en suivant les brûlantes ardeurs de son âme. Près de Claire ou loin d'elle, Agnès au cœur si tendre vivra de cette vie toute cachée en Dieu qui est le céleste apanage de la Clarisse. Parfois même Jésus se dévoilant à ses regards viendra sous les dehors ravissants du Petit Enfant de Béthléem se jouer dans ses bras, la consoler, la ravir, lui faire goûter par avance les joies de son éternelle béatitude, récompensant ainsi l'héroïsme de son victorieux amour.

Pour Jésus elle avait brisé les liens si doux de la famille, elle avait méprisé un avenir brillant aux yeux du monde, pour Lui elle s'était complètement abandonnée elle-même. Et maintenant, c'est Jésus qui vient pour lui tenir lieu de tout, combler tous les vides creusés par l'abnégation la plus entière. La sainte Clarisse se trouve pleinement rassasiée enlaçant dans ses bras transportés, pressant sur son cœur le Roi de gloire qui veut bien se laisser caresser par elle ; Agnès, comme François son Père, répète dans l'enthousiaste ravissement de son âme : « Mon Dieu et mon Tout ! »

Claire vit un jour sa sœur ravie en Dieu dans un coin retiré du chœur ; elle eut la consolation de voir son front virginal couronné d'avance d'une triple couronne lumineuse, gage du céleste Epoux.

Plus tard saint François envoya Agnès fonder à Florence le monastère de Monticelli. Dieu bénit les travaux de sa servante. Mais notre Sainte souffrait de la séparation d'avec sa sœur et sa mère spirituelle la Bienheureuse Claire. Le Seigneur permit cependant à ces deux âmes, entrées presque ensemble dans la lice, de se revoir avant la mort. Agnès assista au doux trépas de Claire, elle fut le témoin ému des miracles opérés sur le tombeau de sa sœur, mais comme celle-ci le lui avait prédit avant sa mort, la séparation ne fut pas longue. Bientôt Celui qui avait appelé les deux Sœurs à la même vie de pauvreté et de souffrance les réunit dans la même vie de richesses, de bonheur et de gloire. Agnès mourut le 16 novembre 1253.

FR. ANGE-MARIE, O. F. M.



« Le Visi
observée. Il
ciations chaq
quera en ass
seront tenus
devoir, par v
une peine sal
ne pas refus
insubordonné
avertissement
l'Ordre. » C'
CHAP. XVI de
Pour comp
se rappeler q
terminé avec
duire ses me
condition que
pre à la place
Une autre
les plus dépl
doute, mais n
substituer par
saint François
pieuses associ

u, réprimant
ain sacrilège
de la rame-
elle lui soit

e désarme et
erté à sa vic-
brûlantes ar-
nès au cœur
est le céleste
lant à ses re-
de Béthléem
e goûter par
ant ainsi l'hé-

a famille, elle
de, pour Lui
t maintenant,
tous les vides
risse se trouve
s, pressant sur
esser par elle ;
ousiaste ravis-

coin retiré du
ginal couronné
este Epoux.
Florence le mo-
servante. Mais
et sa mère spi-
ependant à ces
se revoir avant
le fut le témoin
r, mais comme
ne fut pas lon-
à la même vie
vie de richesses,
bre 1253.
, O. F. M.



Direction des Fraternités



De la Visite



Le but de la Visite est de se rendre compte de l'état de la Fraternité et de l'état de chaque Tertiaire par rapport à sa vocation. Le religieux désigné trouve ainsi l'occasion de réprimer les abus qui peuvent se glisser, de conserver plus facilement la Règle dans sa pureté et d'assurer la salutaire influence du Tiers-Ordre. Voici d'ailleurs comment s'exprime la Constitution *Misericors* (CHAP. III. § 2) :

« Le Visiteur doit s'informer soigneusement si la règle est bien observée. Il doit donc visiter, suivant son pouvoir, le siège des associations chaque année, et plus souvent s'il en est besoin ; il convoquera en assemblée générale les Ministres et les confrères qui, tous, seront tenus d'y assister. Si le Visiteur rappelle un membre à son devoir, par voie de monition ou d'injonction, ou bien, s'il lui inflige une peine salutaire, le coupable devra se soumettre avec modestie et ne pas refuser la pénitence. » Et, CHAP. III, § 4 : « Les Tertiaires insubordonnés et qui donneraient mauvais exemple recevront trois avertissements, et, s'ils ne se soumettent pas, ils seront exclus de l'Ordre. » C'est la même pensée dans tous ses détails, exprimée dans le CHAP. XVI de la Règle, confirmée par Nicolas IV.

Pour comprendre l'importance de cette visite annuelle, il suffit de se rappeler que l'Ordre de la Pénitence est un genre de vie bien déterminé avec son esprit et ses vertus propres. Il ne peut donc produire ses merveilleux effets de sanctification dans les âmes qu'à la condition que personne n'introduira dans la Fraternité son esprit propre à la place de l'esprit de saint François.

Une autre direction, en effet, amènerait nécessairement les abus les plus déplorables ; car, malgré la vivacité d'un zèle ardent sans doute, mais mal réglé, elle aurait pour conséquence inévitable de substituer, par des innovations non autorisées, au véritable esprit de saint François, l'esprit d'une vertu de caprice. On aurait alors de pieuses associations, mais non l'Ordre de la Pénitence. Les âmes

ainsi trompées seraient privées des richesses spirituelles dont jouissent les véritables Tertiaires.

D'autres fois, il arrive aussi que par tiédeur et par négligence on n'observe plus les prescriptions de la Règle. La visite remédie à ce double inconvénient, car le Visiteur *doit s'informer soigneusement si la Règle est bien observée.*

Régulièrement, la visite doit avoir lieu *chaque année.* Pour des affaires extraordinaires, elle pourra se faire plus souvent.

Le séraphique Patriarche avait désigné pour l'office de Visiteur tout prêtre religieux d'un Ordre approuvé : « Ils auront, dit-il dans la Règle, pour Visiteur un prêtre appartenant à un Ordre religieux approuvé, lequel imposera une pénitence salutaire à ceux qui auront commis quelque faute notable. Aucun autre ne pourra exercer auprès d'eux cet office de Visiteur. »

Le pape Nicolas IV, dans sa Constitution *Supra montem* ajoute à ces paroles de saint François, ce paragraphe (chap. xvi) : « Mais comme cette forme de vie a été instituée par le bienheureux François, nous leur conseillons de prendre pour Visiteurs des religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, que les Custodes ou les Gardiens de cet Ordre leur assigneront, quand ils en seront requis. Nous ne voulons pas néanmoins que ces congrégations soient visitées par un laïque. » Il conseille donc de prendre le Visiteur dans l'Ordre des Frères-Mineurs.

Sa Sainteté Léon XIII a réglé que les Visiteurs doivent être *choisis dans le premier Ordre des Franciscains ou dans le Tiers-Ordre régulier.*

Le Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs, « comme seul et même légitime successeur du saint Fondateur, comme étant le Père et le chef de toute la famille séraphique (Benoit XIII, Constitution *Paterna Sedis Apostolicæ*, 10 dec. 1715) », a toujours conservé pour lui et ses religieux le pouvoir d'admettre dans le Tiers-Ordre, et de constituer, diriger et visiter les Fraternités. Plus tard Benoit XIII, qui n'avait fait que confirmer et renouveler tous ces privilèges, les accorda aux Conventuels et aux Capucins, en faveur des Tertiaires soumis à leur obédience. (Bref *Qui pacem*, 21 juillet 1728.) Pie IX a tout confirmé dans son Bref *Sanctissimus D. N. Pius IX*, 14 avril, 1856.)

Actuellement donc, les trois familles du premier Ordre : les *Frères-Mineurs*, les *Conventuels* et les *Capucins* ont la même autorité sur le Tiers-Ordre et le même droit de le diriger. Chacune de ces familles a une autorité exclusive et indépendante sur la fraction de Tertiaires

soumise à s
le troisième
esprit et se.
une fraction
Ministre Gé
dépend des
me fraction

Il importe
res et les Fr
lement aux
tes direction
Celui qui a
prêtre séculi
appartient p
a été reçu p
qui tient d'e
Conventuels
rieur d'un O
et à la profes
qui est soum
ciscain. (Sa

Toute Fra
les Supérieur
de la gouvern
Les religie
me les grand
Rome, ont p
premier Ordre

Tous les p
régulier ont l
et pour visite
le Provincial,
la Règle dit-e
au Gardien p

C'est ici le
doit visiter, si
année ; d'autr
Visiteur ; l'ot
ment sur les I

(A suivre)

dont jouissent

négligence on
remédie à ce
vigilamment si

née. Pour des
t.

de Visiteur
dit-il dans la
Ordre religieux
eux qui auront
exercer auprès

ontem ajoute à
(xvi) : « Mais
heureux Fran-
les religieux de
Gardiens de cet
ne voulons pas
un laïque. » Il
Frères-Mineurs.
vent être choisis
Ordre régulier.
neurs, « comme
r, comme étant
loit XIII, Cons-
a toujours con-
e dans le Tiers-
nités. Plus tard
pouveler tous ces
acins, en faveur
pacem, 21 juillet
ctissimus D. N.

rdre : les Frères-
ne autorité sur le
ne de ces familles
ion de Tertiaires

soumise à sa direction et à son obéissance. D'où il suit qu'il y a dans le troisième Ordre de Saint François, qui est un quant à sa Règle, son esprit et ses privilèges, trois fractions bien distinctes et déterminées : une fraction établie sous la direction des Frères-Mineurs et soumise au Ministre Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs, une fraction qui dépend des Conventuels et qui est soumise à leur Général ; une troisième fraction qui relève des Capucins et qui est soumise à leur Général.

Il importe aux religieux du premier Ordre de connaître les Tertiaires et les Fraternités qui font partie de leur direction ; il importe également aux Tertiaires eux-mêmes de savoir à laquelle de ces différentes directions ils appartiennent ; c'est la profession qui le détermine. Celui qui a été reçu à la profession par les Frères-Mineurs ou par un prêtre séculier tenant ses pouvoirs des Supérieurs des Frères Mineurs appartient par là même au Tiers-Ordre des Frères-Mineurs. Celui qui a été reçu par les Conventuels, par les Capucins, ou par un prêtre qui tient d'eux ses pouvoirs, appartient au Tiers Ordre soumis aux Conventuels ou aux Capucins. Un prêtre même qui a reçu du Supérieur d'un Ordre Franciscain la faculté de recevoir les fidèles à l'habit et à la profession ne peut user de la même faculté dans une Fraternité qui est soumise à l'obéissance et à la direction d'un autre Ordre Franciscain. (Sacrée Congrégation des Indulgences, 30 janv. 1896.)

Toute Fraternité relève des Supérieurs qui l'ont établie : donc seuls les Supérieurs de la Province fondatrice ont le droit de la visiter et de la gouverner par eux-mêmes ou par leurs délégués.

Les religieux du Tiers-Ordre régulier proprement dit, ayant, comme les grands Ordres, les vœux solennels et un Supérieur Général à Rome, ont pour le Tiers-Ordre séculier les mêmes pouvoirs que le premier Ordre.

Tous les prélats ou Supérieurs du premier Ordre et du Tiers-Ordre régulier ont le pouvoir ordinaire pour admettre dans le Tiers-Ordre et pour visiter les Fraternités : le Ministre Général, pour tout l'Ordre, le Provincial, pour sa Province et le Gardien, pour son district. Aussi la Règle dit-elle que les Directeurs de Fraternités doivent s'adresser au Gardien pour le prier de désigner un Visiteur.

C'est ici le lieu de faire une remarque importante : Le Visiteur doit visiter, suivant son pouvoir, le siège des associations, chaque année ; d'autre part, il faut que le Gardien soit prié de désigner un Visiteur ; l'obligation de la visite annuelle retombe donc principalement sur les Directeurs, qui doivent la demander.

(A suivre)

FR. BERCHMANS-MARIE, O. F. M.



Nouvelle Fleur du Jardin Séraphique

La B. Marie Crescence de Kaufbeuren

DU TIERS-ORDRE REGULIER DE SAINT FRANCOIS

XII. Le trop plein des grâces



QUAND, dans la campagne, un réservoir, alimenté sans cesse par une source abondante, déborde enfin, son trop plein profite d'abord aux prairies les plus rapprochées, mais peu à peu sa surabondance se répand même sur les champs plus éloignés et porte partout la fraîcheur et la fécondité. Ainsi en est-il de l'âme des saints : par les canaux des sacrements les dons divins y affluent et s'y réunissent, comme dans un réservoir, la pluie céleste de la grâce y déverse continuellement ses eaux bienfaisantes : mais vient le jour où la surabondance de la grâce fait déborder le réservoir, et alors ses ondes salutaires se répandent sur le monde entier. Ainsi en fut-il aussi de l'âme de notre Bienheureuse. Pendant de longues années Dieu y avait accumulé, dans le secret du cloître, des trésors de vertu : ces trésors ne pouvaient rester stériles ; ils profitèrent d'abord, et à bon droit, aux compagnes de Marie Crescence, nous l'avons vu dans les chapitres précédents. Mais peu à peu la sphère de leur influence s'élargit ; après la ville de Kaufbeuren, ce fut la Bavière, puis l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière qui recoururent à ce trésor caché pour y puiser des secours dans les affaires spirituelles et temporelles les plus diverses.

En effet, bientôt la renommée de la sainteté et de la prudence de la Bienheureuse se répandit partout, et de tous les points de l'Europe on venait solliciter ses prières, ses conseils, ses encouragements, ses consolations. Les personnages les plus illustres ne dédaignaient pas de s'adresser à la pauvre Franciscaine et d'implorer son secours

auprès de Dieu
bien survenu
ou par d'autre
logne, de pas
son avenir :
vivement, ell
teaux, mais
mourut dans
Parfois Dieu
âmes. Arrivés
férents se sen
voyait tout h
le secret de l
jour, un prêt
de cartes ; de
« Il vaudrait
elle son brévi
D'autres ve
tions tempore
de la sainte re
fiance et la co
le désir bien
Marie-Crescer
pulaires. Dieu
d'innombrable
Avec les vi
suffisaient à p
heureuse. Ce
de la servante
avec la Bienh
Un jour, Mari
poirier. L'abbé
Celui-ci rit bea
se donner pein
bonne tout au
té, et le jardini
en haussant les
se mit à rever
aux fruits délic

auprès de Dieu. Parfois ces visiteurs n'étaient pas animés d'intentions bien surnaturelles : il en était qui venaient poussés par la curiosité ou par d'autres motifs encore moins louables. L'électeur-évêque de Cologne, de passage à Kaufbeuren, désirait apprendre quelque chose sur son avenir : la Bienheureuse se refusa d'abord à parler, mais pressée vivement, elle dit à son visiteur : « Vous avez bâti beaucoup de châteaux, mais vous ne mourrez dans aucun. » Et de fait, ce prince mourut dans une maison étrangère durant un voyage.

Parfois Dieu se servait de cette vaine curiosité pour convertir les âmes. Arrivés devant la Bienheureuse, ces cœurs mondains et indifférents se sentaient émus, couverts de confusion, et, bientôt, on les voyait tout honteux quitter le couvent. La servante de Dieu avait lu le secret de leur cœur et leur en avait dévoilé l'état pitoyable. Un jour, un prêtre se présenta devant elle ; il avait en poche un jeu de cartes ; dès qu'elle le vit, Marie-Crescence l'apostropha et lui dit : « Il vaudrait mieux que votre Révérence, au lieu de cartes, eût sur elle son bréviaire. »

D'autres venaient à elle sous le poids de peines intimes ou d'afflictions temporelles. En leur faveur surtout éclatait le don merveilleux de la sainte religieuse pour consoler les malheureux, ranimer la confiance et la conformité à la volonté divine. Ces pauvres gens avaient le désir bien naturel d'emporter un souvenir de leur bienfaitrice ; et Marie-Crescence de leur distribuer croix, médailles, chapelets, scapulaires. Dieu, dans sa bonté, opérait par l'usage de ces objets d'innombrables miracles.

Avec les visites augmentait la correspondance. Deux secrétaires suffisaient à peine à contenter tous ceux qui avaient recours à la Bienheureuse. Ce fut par milliers qu'on détruisit ces lettres après la mort de la servante de Dieu. Parmi ceux qui correspondaient régulièrement avec la Bienheureuse se trouvait l'abbé d'un monastère bénédictin. Un jour, Marie-Crescence lui envoya en souvenir une branche de poirier. L'abbé remit la branche à son jardinier avec ordre de la planter. Celui-ci rit beaucoup de la simplicité de son Supérieur : « A quoi bon se donner peine semblable ? la branche est morte et bien desséchée, bonne tout au plus à être jetée au feu. » L'abbé persista dans sa volonté, et le jardinier alla piquer la branche dans un coin du jardin tout en haussant les épaules de tant de naïveté. Mais voilà que la branche se mit à reverdir, à pousser, à fleurir, et devint un arbre magnifique aux fruits délicieux : jugez de la surprise du bon jardinier.

Dans sa correspondance, la Bienheureuse traite de tous les devoirs, selon les besoins de ceux qui la consultent. Par ses lettres comme par ses paroles, elle convertit un grand nombre de pécheurs. En voici un exemple :

Un officier menait une vie très licencieuse ; on le recommanda aux prières de la Bienheureuse et un jour, en rentrant chez lui, l'officier trouva sur son bureau une lettre cachetée. Il l'ouvre, et demeure comme frappé par la foudre : tous ses crimes s'y trouvent énumérés, et au bas, la signature : Marie-Crescence. La grâce acheva son œuvre. Saisi de contrition, le pécheur courut se réconcilier avec Dieu et mena depuis une vie très chrétienne.

Pour faciliter à ses privilégiés cette action surnaturelle sur les âmes, l'Esprit Saint leur accorde souvent les dons merveilleux de la pénétration des cœurs, de la prophétie et de la guérison, dons qui doivent servir au soulagement spirituel et corporel de leurs frères, ainsi qu'à l'édification de toute l'Eglise. Sans doute, ces dons se sont pas des vertus et n'ont pas de mérite par eux-mêmes, mais ils fournissent à ceux qui les possèdent l'occasion de pratiquer bien des vertus, et surtout la charité et l'humilité.

Dieu ne refusa pas ces dons à sa fidèle servante Marie-Crescence ; nous avons eu l'occasion de le constater à plusieurs reprises au cours de notre récit. Jamais la Bienheureuse ne se prévalait de ces dons, mais toujours elle avait soin de soumettre au jugement de ses confesseurs des faveurs si rares et si sujettes à illusion.

Voici quelques faits qui nous révèlent l'esprit prophétique de la B. Marie-Crescence. Une sœur malade était à toute extrémité. Vers trois heures, ses infirmières donnèrent le signal convenu pour réunir la communauté afin d'assister la sœur en agonie. Deux postulantes, fort pressées, voulaient se rendre à l'infirmerie et cherchèrent leur maîtresse, la Sœur Crescence, pour s'y rendre avec elles. Elles la trouvèrent au chœur : « Retournez au noviciat, leur dit-elle, la sœur ne mourra qu'à cinq heures. » Et de fait la malade expira à cinq heures.

En 1729, la Bienheureuse visita un couvent de religieuses. Pour récompenser la jeune portière, florissante de santé, qui l'avait fort bien reçue, elle lui dit de se préparer à la mort. « Comment ! moi si jeune et si forte ! et pourquoi devrais-je mourir si tôt ? » quelques semaines après, la jeune portière voyait s'ouvrir pour elle la porte du ciel.

Vers 1741, la Province des Pères Franciscains en Saxe était très prospère et très étendue. Un Père de cette Province vint à passer

à Kaufbeuren
presque enti
de couvents
pousserait d
vers 1800, l
vents seulem
ma ce germe
1879, les ma
nombre des
cinquante Fi
sil. Le R. Pè
Saxe.

La Bienhe
lui était souv
che, des per
résoudre la d
De pauvre
ans, l'autre à
dirent à l'égli
femme guetta
la maison, étr
paille, met le
l'enfant qu'ell
parents à leur
plus cruel, ce
enfants. Ils p
des hommes !
Marie-Crescer
racontez-lui d
rend auprès d
mère de port
fin. » Mais cet
voulait savoir
« De retour à l
les de l'ainé ;
anxieuse la mè
de son enfant ;
plus jeune se t
route et au lieu

à Kaufbeuren, et la servante de Dieu lui prédit que la province serait presque entièrement détruite ; qu'il n'en resterait qu'un petit nombre de couvents ; mais que de ce germe sortirait une vie nouvelle, et qu'il pousserait des branches, même « au delà de la grande eau. » En effet, vers 1800, la Province fut dissoute par le gouvernement ; cinq couvents seulement purent subsister ; mais dès 1830 une vie nouvelle ranima ce germe ; en 1858, la province s'établit aux Etats Unis ; depuis 1879, les maisons fondées alors forment une province indépendante. Le nombre des religieux s'accrut même tellement en Saxe que naguère cinquante Franciscains allèrent fonder une nouvelle province au Brésil. Le R. Père Louis Lauer, mort l'an dernier, était de la province de Saxe.

La Bienheureuse ne voyait pas seulement l'avenir ; le présent aussi lui était souvent miraculeusement dévoilé ; avant d'avoir ouvert la bouche, des personnes venues pour lui demander conseil l'entendaient résoudre la difficulté qui faisait l'objet de leurs préoccupations. ■

De pauvres paysans de Thalhofen avaient deux enfants, l'un de cinq ans, l'autre âgé à peine de six semaines. Un jour les parents se rendirent à l'église laissant les enfants seuls à la maison. Une méchante femme guettait ce moment. En l'absence des parents elle entra dans la maison, étrangla l'aîné des enfants, cache le cadavre sous un tas de paille, met le feu au berceau du plus petit et se sauve en emportant l'enfant qu'elle veut vendre à un Juif. Imaginez-vous la douleur des parents à leur retour : La maison en feu et plus d'enfants ! Mais le plus cruel, ce fut qu'on les accusa d'avoir eux-mêmes fait périr leurs enfants. Ils pensaient en perdre la raison. Rien à espérer de la part des hommes ! La mère se rend à Kaufbeuren, elle veut voir la sœur Marie-Crescence : hélas ! celle-ci était gravement malade. « Mais alors, racontez-lui donc mon malheur, » dit la mère à la portière. Celle-ci se rend auprès de la malade, qui lui dit aussitôt : « Dites à cette pauvre mère de porter sa croix avec patience : Dieu conduira tout à bonne fin. » Mais cette réponse ne suffisait pas à la malheureuse mère ; elle voulait savoir à tout prix si ses enfants vivaient et où ils étaient. « De retour à la maison, lui fait dire la malade, vous aurez des nouvelles de l'aîné ; quant au plus jeune, il vit, mais il est bien faible. » Tout anxieuse la mère retourne chez elle : on venait de trouver le cadavre de son enfant sous la paille, et quelques jours après on apprit que le plus jeune se trouvait à la ville voisine. La voleuse avait eu peur en route et au lieu de vendre l'enfant, elle l'avait déposé à la porte d'une

maison ; cela ne la sauva pas, elle fut prise, avoua son crime et mourut sur l'échafaud. Quant à l'enfant, il avait eu beaucoup à souffrir du froid et de la faim ; les parents le rapportèrent à la maison, mais quelques jours après il s'envola au ciel.

Les guérisons opérées par la vertu de la Bienheureuse pendant sa vie furent nombreuses et éclatantes. Nous avons raconté au mois de juillet comment, par un acte de mortification héroïque, elle guérit des plaies dangereuses aux pieds de deux religieuses.

Une noble dame souffrait depuis longtemps d'un cancer au sein. Aucun remède ne pouvait arrêter le mal ni soulager les douleurs, la malade vint se recommander à la Bienheureuse. Celle-ci lui donna un peu d'huile qui la guérit complètement.

Une fillette, âgé de cinq ans, était difforme de naissance et paralysée des pieds et des mains. La mère recourut à la Sœur Crescence qui lui remit de l'huile et promit de prier. Trois jours après l'enfant marchait; elle était entièrement remise.

Nous pourrions raconter encore bien d'autres traits de ce genre; ce que nous avons dit suffit pour montrer à tous les hommes de bonne foi que les signes qui, suivant la promesse du Sauveur, accompagneront ceux qui croient en lui, n'ont jamais fait défaut dans l'Eglise catholique. Sans doute, cette manifestation de la puissance divine ne se produit pas à toutes les époques avec le même éclat ni peut-être avec la même fréquence ; mais quel est le siècle de l'Eglise qui en a manqué ? Par contre à quelle époque ou dans quelle secte l'hérésie du protestantisme peut-elle montrer un seul miracle ? Le miracle, c'est la signature que Dieu appose à ses œuvres ; le protestantisme ne porte pas cette signature, le protestantisme n'est donc pas l'œuvre de Dieu, il n'est pas la vraie religion, il n'est pas une religion, car la religion est une comme Dieu est un !

(A suivre)

FR. MARIE-ANSELME, O. F. M.

Il y a plus de mérite à faire quelque bien à une âme du Purgatoire, qu'à en faire dix fois autant en faveur d'un vivant, quand même il serait prisonnier, malade, tourmenté de la faim.

(Saint Bernardin de Sienne)





des fêtes se
dé et a résu
payée avec
lier incomb
de la basili
pape Innoc
prête à s'éc

Léon X

Vie catholi

égale : si vi
ombre de
té ; si épanc
nement de s
sans vrai
bonne nouv
inattendue.

longévitè h
soins et à p
gnarde, au
Léon XIII
qui brûlent
homme. » Il

futur la déli
hommes d'a
ce qu' il y a
s'ébauche. »

Contre l
notre Ordre

SAINTE

son crime et
aucoup à souf-
t à la maison,

se pendant sa
ité au mois de
ue, elle guérit

cancer au sein.
es douleurs, la
ille-ci lui donna

nce et paralysée
; Crescence qui
ès l'enfant mar-

de ce genre; ce
nmes de bonne
accompagneront
l'Eglise catholi-
ce divine ne se
ni peut-être avec
se qui en a man-
ecte l'hérésie du
e miracle, c'est la
antisme ne porte
l'œuvre de Dieu,
car la religion est

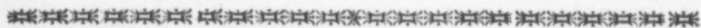
O. F. M.

me du Purgatoire,
t, quand même il

iin de Sienne)



Nouvelles de Rome



Notre Saint-Père le Pape. — Tout le monde catho-
lique a les regards tournés vers le Vatican et s'apprête à
fêter le Jubilé de l'illustre Pontife qui, depuis 25 ans,
gouverne la sainte Eglise. Des pèlerinages s'organisent,
des fêtes solennelles se préparent ; un comité international s'est fon-
dé et a résolu d'offrir au Saint-Père une tiare magnifique, qui sera
payée avec l'obole de tous les catholiques. Aux Tertiaires en particu-
lier incombe la charge de restaurer, à leurs frais, la voûte intérieure
de la basilique de Latran, en mémoire de la vision dans laquelle le
pape Innocent III aperçut saint François soutenant cette basilique
prête à s'écrouler.

Léon XIII est dans sa 93^e année et il « semble promettre, dit la
Vie catholique, une arrière-saison de vie humaine qui n'a pas son
égale : si vigoureux dans son organisme gracile ; diaphane, dans une
ombre de corps, comme le disait le Dr Kneipp après l'avoir auscul-
té ; si épanoui dans la plénitude de ses facultés ; si gai dans le rayon-
nement de sa double santé intellectuelle et physique ; sans maladie,
sans vrai dépérissement ; jeune et verdoyant lorsqu'il a reçu une
bonne nouvelle ; nerveux et presque brisé, sous le coup d'une émotion
inattendue. C'est que le Pontife réunit dans son être les conditions de
longévité heureuse. Immatériel et supérieurement sobre ; sans be-
soins et à peu près sans corps ; fils d'une race patricienne et monta-
gnarde, aussi indestructible, dirait-on, que le granit de son sol,
Léon XIII paraît placé au-dessus des passions qui usent, des chagrins
qui brûlent, des affaiblissements qui tuent. C'est « l'éternel jeune
homme. » Il fait le désespoir des vieux partis qui attendent du Pape
futur la délivrance par la réaction ; il est l'orgueil de tous les jeunes
hommes d'avenir, des amants de la démocratie, du progrès, de tout
ce qu'il y a de beau et de grand dans la nouvelle civilisation qui
s'ébauche. »

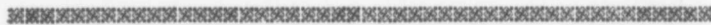
Contre le protestantisme.— Le R^me Père Vicaire général de
notre Ordre ayant fait hommage au Souverain Pontife de l'ouvrage

intitulé : *Confutatio Lutheranismi Danici*, écrit en 1530 par un Frère-Mineur et édité tout récemment, le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, lui écrit que Sa Sainteté s'est réjouie de cette utile publication et voit avec plaisir que, dans l'Ordre de saint François, les traditions de défense de l'Eglise catholique sont aussi anciennes que glorieuses.

Une statue à Dante.— Le grand poète franciscain de l'Italie, Dante, aura enfin à Rome un monument digne de lui ; il l'aura, grâce à l'initiative d'un fervent catholique Tertiaire, le comte Charles Santucci, recteur de la Fraternité de l'Ara-Cœli, président de l'*Unione Romana* et chef du groupe catholique municipal. Le projet, approuvé le 7 février dernier, a été combattu, comme il fallait s'y attendre, par quelques conseillers qui trouvent Dante sans doute trop haut pour leur taille, et lui reprochent d'avoir été un clérical et un ennemi de l'Italie !



Chronique de la Terre-Sainte



Port-Saïd.—Depuis bien des années, les marins de nationalité anglaise, que la maladie, un accident ou le cours ordinaire du commerce jetait sur la plage inhospitalière de Port-Saïd, se trouvaient dans le plus grand abandon au point de vue religieux. Le port est connu pour l'immoralité qui y règne, et, au surplus, point de service religieux en langue anglaise. Les malades mouraient à l'hôpital sans le secours des sacrements. Les « *blue jackets* » de Sa Majesté Royale stationnaient des mois et des années à Port-Saïd sans pouvoir remplir leurs devoirs de chrétiens, et cela à l'entrée du canal de Suez, la route de mer la plus fréquentée, quand quatre sur cinq vaisseaux, qui traversent le canal, battent le pavillon anglais.

Mais tout cela a changé subitement. Un jeune frère convers franciscain, irlandais de naissance, le Fr. Didace de Lisburn, du comté d'Antrim, religieux de notre Province de France demanda, il y a quelques années la permission de partir pour la Palestine. Le saint et

regretté P
un court s
le Fr. Did
Plein de z
d'abord il
ta la distri
faisant app
Ensuite
bit de Fran
telots se m
et plaisant
toujours av
mes par so
le résultat
de Sainte-E
cueilli, édif

Là ne s'
d'Europe e
eut la satisf
et belle édi
le bien se fe
s'il pouvait
draient les
ge à Port-Sa
soirée et le
recevoir les
à un comite
avons une
immense no
core à tous
quemment
marins amér
que si un pi
dans le port
pourrait les
grand nomb
De plus, il
l'hôpital.»
Le comité

regretté Père Arsène, alors Provincial, lui accorda sa demande. Après un court séjour à Jérusalem et au Caire, ses supérieurs envoyèrent le Fr. Didace à Port-Saïd, où les Pères Franciscains ont une résidence. Plein de zèle, ce bon frère se mit à l'œuvre de tout son cœur. Tout d'abord il attaqua les abus qui s'étaient glissés dans l'hôpital, y arrêta la distribution des « tracts » protestants et fit du prosélytisme en faisant appel à la bonne foi de l'administration et des médecins.

Ensuite il monta à bord des vaisseaux anglais, dans son pauvre habit de Franciscain et les sandales aux pieds. Naturellement, les matelots se montrèrent un peu défiants au début ; quelques-uns riaient et plaisantaient sur ce pauvre moine. Mais les officiers le traitaient toujours avec respect ; il ne tarda pas à gagner la confiance des hommes par son zèle et son aimable prévenance. Voulez-vous connaître le résultat de cet humble apostolat ? Chaque dimanche matin, l'église de Sainte-Eugénie est pleine de marins qui, par leur maintien recueilli, édifient toute la population.

Là ne s'arrêta pas le zèle du bon Frère. Il fit appel à ses amis d'Europe et leur demanda un envoi de livres catholiques. Bientôt il eut la satisfaction de voir chacun de ses hommes muni d'une grande et belle édition du « Jardin de l'âme. » La pensée lui vint alors que le bien se ferait certainement d'une façon plus facile et plus durable, s'il pouvait avoir pour ses hommes un lieu de réunion où se rendraient les catholiques de langue anglaise, de résidence ou de passage à Port-Saïd : ils pourraient là fumer et converser ensemble dans la soirée et le prêtre les y trouverait plus facilement pour les amener à recevoir les sacrements. Aussi, le 2 mai dernier, le Frère s'adressait-il à un comité de secours pour les marins : « Ah ! si seulement nous avions une maison pour nos marins « *a Sailor's Home* », quel bien immense nous pourrions faire non seulement à nos marins, mais encore à tous les autres qui savent parler l'anglais et qui passent fréquemment dans ce port. Il y a quelques semaines, je parlais à des marins américains : leur état est on ne peut plus triste. Ils me dirent que si un prêtre catholique voulait aller les trouver à leur arrivée dans le port, il pourrait faire auprès d'eux le plus grand bien. Il pourrait les empêcher de se livrer à la boisson, et certainement un grand nombre profiteraient volontiers de l'occasion pour se confesser. De plus, il y a toujours quelques catholiques anglais ou irlandais à l'hôpital. »

Le comité prit à cœur la demande du bon Frère : il se laissa

Sainte

narins de natio-
ent ou le cours
» inhospitalière
grand abandon
mmoralité qui y
langue anglaise.
les sacrements.
aient des mois
devoirs de chré-
de mer la plus
versent le canal,

ère convers fran-
sburn, du comté
anda, il y a quel-
ne. Le saint et

toucher par la vue de cet humble Frère convers prêchant la Foi avec un zèle héroïque, se dépensant du matin au soir pour sauver les âmes de ses pauvres marins, visitant avec une sollicitude infatigable les malades de l'hôpital et leur amenant un prêtre qui pouvait leur adresser à peine quelques mots d'anglais, mais qui portait la consolation et un rayon de joie aux pauvres mourants. On accorda la demande, et maintenant, grâce au dévouement du pauvre frère Didace, les marins trouvent loin de la patrie un pied-à-terre, où ils peuvent retremper leur âme dans la réception des sacrements, et tromper par des récréations honnêtes l'ennui d'un long séjour sur une plage étrangère.

Daigne Dieu bénir et féconder de plus en plus le zèle de notre cher Frère, et inspirer à des personnes charitables la pensée de le soutenir dans sa pieuse entreprise.

(Tiré du *Catholic Times*, 29 août 1902.)

FR. M.-A., O. F. M.

Les Tertiaires à Alep. — Pendant la famine horrible qui éprouva dernièrement la ville d'Alep, le R. P. Raphaël Carmela, O. F. M., gardien du couvent des Franciscains, déploya un zèle infatigable pour venir en aide aux affamés. Il fut grandement aidé dans cette tâche par les Tertiaires de la ville : ceux-ci se rendaient eux-mêmes dans les maisons, distribuaient de la nourriture et exhortaient les victimes à la patience. Ils méritent d'être cités comme exemple à beaucoup de Tertiaires. Ils ont aussi fondé une association qui a pour but de fournir aux ouvriers un refuge catholique pour s'y retirer le soir. Enfin l'œuvre des catéchimes est en honneur parmi eux : chaque semaine, dans tous les quartiers de la ville ils enseignent le catéchisme à plus de 1000 enfants.



S. Elisabeth de Hongrie
priez pour nous.

couvents. I
prendre po
Œuvres co
ques diffic
Il en es
elles ne du
l'éternelle
reth. Ils se
tir les religi
Incend
27 juin de
l'église des
Dans cette
cles, l'objet
leur vie pot
procession
La cau
canadiens,
France, on
d'Arc. L'in
rent que ce
nement. C
d'Arc était
confesseurs,
Les Orc
ble avoir p
inventées at

la Foi avec
ver les âmes
fatigable les
it leur adres-
consolation
la demande,
Didace, les
ils peuvent
tromper par
r une plage

le de notre
pensée de ie

2.)

) F. M.

horrible qui
aël Carmela,
un zèle infa-
ent aidé dans
ndaient eux-
ire et exhor-
cités comme
dé une asso-
ge catholique
st en honneur
de la ville ils



Chronique Franciscaine

A TRAVERS LE MONDE

Les Franciscains en Portugal. — On se souvient de la persécution qui éclata en Portugal, l'année dernière, contre les religieux et les religieuses ; les Franciscains, entre autres, avaient été violemment expulsés de leurs couvents. Or, ils viennent d'obtenir du roi la permission d'en reprendre possession, pour y vivre selon leur Règle et se dévouer aux Œuvres comme auparavant. Le gouvernement espagnol, après quelques difficultés, a accordé lui aussi l'autorisation.

Il en est des persécutions religieuses comme des grands orages : elles ne durent pas et sont toujours suivies d'un grand calme. C'est l'éternelle histoire de la barque de saint Pierre sur le lac de Génézareth. Ils sont bien naïfs les sectaires qui s'imaginent pouvoir anéantir les religieux et les religieuses !

Incendie d'une église franciscaine. — Dans la nuit du 27 juin dernier, un violent incendie détruisit de fond en comble l'église des Frères-Mineurs à Tréja ; le couvent est resté intact. Dans cette église, un crucifix miraculeux était, depuis plusieurs siècles, l'objet de la vénération du peuple. Deux religieux exposèrent leur vie pour le sauver, et à la lueur des flammes de l'incendie, une procession s'organisa pour le transporter à l'église cathédrale.

La cause de Jeanne d'Arc. — Plusieurs de nos journaux canadiens, faisant, sans le savoir, le jeu des journaux sectaires de France, ont annoncé l'échec du procès de béatification de Jeanne d'Arc. L'information est fautive : des documents officiels nous assurent que cette grande cause catholique et française aboutira certainement. C'est aussi une cause chère aux franciscains : Jeanne d'Arc était probablement Tertiaire, et elle eut des Franciscains pour confesseurs, pour conseillers, pour défenseurs.

Les Ordres religieux en Angleterre. — L'Angleterre semble avoir pratiquement reconnu la fausseté des basses calomnies inventées autrefois par son roi Henri VIII pour détruire les Ordres

religieux. Aujourd'hui, non-seulement elle laisse les grands Ordres historiques reprendre possession de leurs anciens monastères, mais elle voit surgir à leur côté une splendide floraison de nouvelles fondations qui s'épanouissent au soleil de la liberté, sur ce sol momentanément infécond. Le nombre des religieuses y est même plus considérable qu'avant la prétendue Réforme. Voici, d'après une récente statistique, les Ordres les plus prospères : les Bénédictins ont 8 couvents, les Franciscains 16, les Dominicains 9, les Jésuites 32, les Sœurs de la Charité 49, les Sœurs de la Merci 84. Notons en passant que le Tiers-Ordre compte en Angleterre et qu'il y fait un bien incalculable.

Mission de Tamia. — Sur les confins du désert de Lybie, vient d'être fondée une mission en faveur des Coptes. C'est le Rév. P. Fortunat, Frère-Mineur, qui l'a inaugurée. Déjà plus de 150 personnes qui n'attendaient que cette fondation pour abjurer leurs erreurs monothéistes, ont été baptisées. Malheureusement, la Société Copte du Caire, qui est une association hérétique, a essayé d'enrayer ce mouvement. Elle a fondé une école pour saper l'enseignement catholique et la lutte est vive.

Le Tiers-Ordre dans l'Amérique du Sud. — Pour l'édification de nos Tertiaires, nous rapportons les passages suivants traduits d'un mandement de Mgr Tobar, archevêque de Lima :

« Le Pérou et en particulier l'archidiocèse de Lima, entre autres nombreuses institutions chrétiennes, a vu fleurir en son sein l'illustre et vénérable Tiers-Ordre de saint François. Fondé et établi par les Frères-Mineurs dès leur arrivée en ces régions pour les évangéliser, le Tiers-Ordre a compté parmi ses membres non-seulement les enfants du peuple, mais des noms célèbres dans le clergé, la magistrature et les hautes classes de la société. Tous, sous l'humble et sainte bure de la pénitence, ont pratiqué la véritable fraternité de l'Évangile.

« Nous-mêmes, nous avons l'honneur d'appartenir à cette sainte milice. Pendant plusieurs années, nous avons exercé notre ministère dans les réunions mensuelles de nos Frères en l'Église de saint François...

« Le saint Nom de Dieu invoqué, pour procurer sa plus grande gloire, en suivant avec docilité les conseils du Saint-Père et pour satisfaire, en outre, notre dévotion spéciale envers le Séraphique François d'Assise, nous décrétons ce qui suit :

« 1° Dans pas déjà, François. Franciscain
 « 2° Dans l'établisse
 « 3° Une pas de couv font pas la réunions mé de la Règle.
 « 4° Nous tres et nos c inscrire dans spirituelles.
 Un nou S. C. de la I tolique du C Mineur de la plus peuplés l'Ordre franc Le nouvea tit pour la m il y a deux a n'échappa à l Dieu daigne l Artistes la province de de l'Académie Compositeur l'Église du Sai sormais il ren On annonc moment à la dont le texte a Premier l les adversaires les frères ign prix de littéra

« 1° Dans toutes les paroisses de l'archidiocèse, là où il n'existe pas déjà, on établira le plus tôt possible le Tiers-Ordre de saint François. MM. les Curés s'entendront à ce sujet avec les RR. PP. Franciscains.

« 2° Dans les villes où il y a plusieurs paroisses, il suffira qu'on l'établisse en l'une d'elles.

« 3° Une fois le Tiers-Ordre institué dans une paroisse, s'il n'y a pas de couvent de l'Ordre, ou si le P. Directeur ou son délégué n'en font pas la visite habituelle, MM. les Curés veilleront à ce que les réunions mensuelles ne soient pas omises, ni rien des dispositions de la Règle.

« 4° Nous exhortons très fortement nos bien aimés Frères, les prêtres et nos chers fils, tous les fidèles de notre archidiocèse, à se faire inscrire dans le Tiers-Ordre, si riche en indulgences et en faveurs spirituelles. »

Un nouvel évêque franciscain.— Sur la proposition de la S. C. de la Propagande, le Saint-Père a daigné nommer vicaire apostolique du Chan-tong septentrional le R. P. Ephrem Giessen, Frère-Mineur de la province de Hollande. On sait que ce vicariat, l'un des plus peuplés et des plus importants de la Chine, est un des neuf que l'Ordre franciscain possède actuellement dans le Céleste Empire.

Le nouveau prélat est né à Amsterdam en 1868. En 1893, il partit pour la mission du Chan-si méridional; devant la persécution qui, il y a deux ans, ravagea presque toutes nos missions, Mgr Giesen n'échappa à la mort que par miracle, pour ainsi dire. Que le bon Dieu daigne féconder son apostolat et celui de tous nos missionnaires!

Artistes franciscains.— Le R. P. Bonaventure, O. F. M. de la province de Bavière, vient d'obtenir le premier prix au concours de l'Académie Royale de Musique à Naples, avec le titre de « Maître Compositeur ». Le R. Père était, en ces derniers temps, organiste à l'église du Saint Sépulcre à Jérusalem; mais il est probable que désormais il remplira le même office à Rome.

On annonce d'autre part que le R. P. Hartmann travaille en ce moment à la composition d'un nouvel oratorio: *La dernière Cène*, dont le texte a été écrit par Mgr Ghezzi, évêque franciscain.

Premier prix de littérature.— Voici encore un de ceux que les adversaires de la Religion se plaisent à appeler collectivement: les frères ignorantins! L'ignorant qui vient d'emporter le premier prix de littérature à l'Université de Munich, c'est le R. P. Expedit

Schmidt, franciscain de la province de Bavière ; ce qui lui vaut le titre de « docteur » et une belle gratification pour les frais d'impression de son ouvrage couronné. Les professeurs hostiles à la Religion ont été obligés de féliciter l'humble Frère Mineur de son succès.

Influence d'un couvent.— Deux ans seulement se sont écoulés depuis que les Frères Mineurs ont fondé le couvent de Saint-Pascal, dans les environs de Liège, en Belgique. Cette contrée offrait alors un aspect sauvage : la plupart des habitants ne connaissaient ni église, ni religion. Aujourd'hui tout le monde assiste à la messe, fréquente les sacrements, comme cela se pratique dans les autres endroits catholiques. C'est un changement radical. Une fois de plus les Frères Mineurs ont prouvé qu'ils sont les amis du peuple.

ASSISE

Miracles de N. P. S. François.— Sur l'Alverne, les heureux pèlerins du Congrès du Tiers-Ordre à Rome, en 1900, avaient pu être témoins d'un prodige : ils avaient vu le linge imbibé du sang des stigmates de saint François prendre la rubescence d'un sang frais. Le même prodige vient de se renouveler dans des circonstances particulières. C'était le 28 août au soir, Tris Piombanti se trouvait à l'Alverne avec le professeur François Collina et sa dame. Le sacristain, Fr. Louis, O. F. M., leur montra les reliques conservées sur la sainte montagne, et en particulier le reliquaire renfermant le linge qui avait touché le côté de saint François, et leur dit : « Cette relique, nous la portons en procession au jour de la fête des Stigmates, et arrivés au lieu de la stigmatisation, nous la voyons prendre la couleur du sang.

— « Ça, c'est impossible ! s'écria Tris Piombanti, et je ne le crois pas.

— « Si vous ne le croyez pas, reprit le Frère, interrogez les autres religieux. »

« Je doutais, dit la même personne dans sa déposition, et j'étais à genoux devant la relique, récitant quelque prière. Pendant que j'observais la relique, il me sembla voir le linge se gonfler et s'élever ; la tache de sang devenait plus vive, du centre de la tache coulaient comme de petites-gouttes de sang et ces gouttes s'épanchant sur le côté gauche, formaient comme un petit ruisseau et allaient rejoindre

une autre
peur me
toute ma f
cependant
détournais
« Quand
raissait plu
je pensais
mon incréd
saisit le bra
lui répondi
Et nous no
Collina et l

Un agent
maison pou
qu'il aperço
me mise au
sur la poitri
« Pourqu
un si mauva
— Que p
jeter par la
— Alors,
— Je ne
franc.

— En voi
L'agent et
par sa dévot
face du petit
ans.

Il advint c
dévoué des f
gravant. L'e
Un matin,
seilla au père
lit du malade

une autre petite tache de sang qui se voit au bas de la relique. Le stупeur me mettait hors de moi, un tremblement s'était emparé de toute ma personne. Je ne savais que dire ni que faire, et je disais cependant en moi-même : « Oui, oui, je crois maintenant » ; mais je détournais mon regard en disant : « C'est mon imagination. »

« Quand je regardais de nouveau la sainte relique, le sang me paraissait plus coloré et le ruisseau plus gros. Je n'osais pas parler, car je pensais que saint François faisait ce miracle pour me guérir de mon incrédulité, lorsqu'au même moment Mme Thècle Collina me saisit le bras en disant : « Ne voyez vous pas, le sang augmente. » Je lui répondis : « Oh ! oui, je vois aussi, mais je n'osais pas en parler. » Et nous nous sommes mis à pleurer d'émotion, ainsi que M. François Collina et le Frère sacristain, témoins du même fait. »

* * *

Un agent de la sûreté publique en Italie entre un jour dans une maison pour y faire une perquisition. A peine a-t-il franchi le seuil, qu'il aperçoit suspendu au mur une toile sans encadrement et comme mise au rebut. Elle représentait saint François les mains croisées sur la poitrine.

« Pourquoi, dit-il au maître de la maison laissez-vous ce Saint dans un si mauvais état ? »

— Que puis-je en faire ? répondit-il . . . , je suis même disposé à le jeter par la fenêtre, car il doit être la cause de tous mes malheurs.

— Alors, vendez-le, reprit l'agent.

— Je ne trouve pas d'acheteur, je le donnerais même pour un franc.

— En voici deux, et faites-le porter chez moi. »

L'agent en possession du portrait, le nettoya de son mieux, et mu par sa dévotion envers saint François, le plaça dans sa chambre en face du petit lit où dormait son unique enfant âgé de quatre ou cinq ans.

Il advint que l'enfant tomba gravement malade, et malgré l'amour dévoué des parents et les soins du médecin, la maladie alla en s'aggravant. L'enfant, dans l'incapacité de se nourrir, devint un squelette.

Un matin, le docteur trouva l'enfant plus mal que jamais. Il conseilla au père de ne pas se rendre à son poste, mais de rester près du lit du malade. Or, le père s'absente momentanément de la chambre

et il s'entend appeler en toute hâte par le bambin, qui s'écriait: « Père, père, saint François, avec une douce voix et tournant légèrement sa main vers moi, m'a dit: « Attends, je vais te guérir », et j'ai ouvert les bras, croyant qu'il venait près de moi. »

A partir de ce moment, l'enfant revint à la santé. Le médecin le constata le soir même; en entendant de la bouche des parents le récit de la vision, il avoua que, d'après les lois ordinaires, la maladie ne pouvait pas prendre une si bonne tournure. L'enfant était guéri comme subitement, et aujourd'hui plein de vie, il se promène et se divertit, et est la consolation de ses parents.

Ceux-ci, pour témoigner à saint François leur reconnaissance, ornèrent la toile d'un bel encadrement, et la conservent dans leur chambre comme un objet précieux.

L'agent est bien convaincu que saint François a fait un miracle; son enfant ne pouvait être victime de l'illusion, car jamais il ne lui avait parlé de saint François, et jamais il ne l'avait exhorté à demander au Saint sa guérison.

(Le Rosier de saint François.)

CANADA

Au couvent de Montréal. — Le Rév. P. Colomban-Marie, O. F. M., dont nous avons annoncé le départ en France est maintenant de retour parmi nous; le Chapitre Provincial l'a réélu Commissaire Provincial et Gardien du couvent de Montréal. Le Rév. P. Ange-Marie demeure, lui aussi, Gardien du couvent de Québec.

Fête de Notre Père saint François. — Les Frères du Tiers-Ordre s'y étaient préparés par une retraite de huit jours; toute la famille franciscaine en avait consacré à la prière les vigiles saintes, quand enfin la solennité arriva.

Pour revivre ce jour, il faudrait parcourir un à un les versets de l'office que nous avons chantés; savourer les petites fleurs de saint François ou les traits de sa vie qui s'y trouvent réunis en une gerbe délicieuse; commenter cet éloge du Séraphique Patriarche, auquel ses fils ont imprimé l'élan de leur amour et les accents émus de leur poésie, et qui va droit au cœur comme il en est venu. Nous ne pouvons hélas! nous permettre le développement d'une étude qui serait

délectable,
de la Messe
Père; et te
4 octobre.

voyions aux
dions; et le
prières que

Une autre
la présence
Chacun se
Patriarche d
l'était venu
nous nous
et ce sont et

Toutefois
fait si, nous
porté dans
notre condui
pratique no
l'autre à la c
par le Rév.

rées de la soi
Jésus, pour
ples du Pau
qu'un seul tr
voyeur de la
de pair et co
vient prophèt
blâme sévère
cherchait la s
que dans nos

Le Rév. P.
truction devai
cisant à son
Tiers-Ordre.

La fête de
de larmes. At
nous nous sc
1226, heure à

délectable, mais trop longue. Contentons-nous de dire que ces chants de la Messe et des Vêpres évoquent puissamment l'image de notre Père; et telle est bien l'impression qu'ils ont produite en nous, le 4 octobre. Ils appelaient saint François là, près de nous; nous le voyions aux diverses étapes de sa vie; il nous parlait, nous l'entendions; et les prières qui montaient à nos lèvres étaient encore des prières que nous avons cueillies sur les siennes.

Une autre particularité qui ressuscitait la figure de notre Père, était la présence de saint Dominique dans la personne de ses enfants. Chacun se rappelle avec attendrissement la messe célébrée par le Patriarche des Frères Prêcheurs en présence de son saint ami qui l'était venu voir. Le fait est devenu tradition, cette année aussi, nous nous sommes rencontrés avec nos Frères en saint Dominique, et ce sont eux qui ont porté à l'autel notre encens et nos prières.

Toutefois notre Séraphique Père n'eut pas été parfaitement satisfait si, nous contentant de refrains et d'oraison, nous n'avions emporté dans les replis de notre âme une leçon capable de diriger notre conduite et de nous faire cheminer sur ses traces. Dans ce but pratique nous assistions à deux panégyriques placés l'un au milieu, l'autre à la clôture de notre belle fête. Le premier sermon fut donné par le Rév. P. Perdereau O. M. I. Aux personnes du monde dévorées de la soif de l'or, sans cesse prêtes à vendre leur conscience, leur Jésus, pour quelques vils deniers, le prédicateur opposait les exemples du Pauvre d'Assise, si détaché et n'ambitionnant au monde qu'un seul trésor, celui de sa pauvreté. — Puis, l'argent est le pourvoyeur de la chair, l'un nourrit les passions de l'autre; les deux vont de pair et comme on l'a dit: « où le veau d'or est dieu, le vice devient prophète. » A cet autre désordre le Révérend Père trouvait un blâme sévère dans la mortification du Crucifié de l'Alverne, qui recherchait la souffrance avec cette âpreté que nous ne mettons guère que dans nos passions.

Le Rév. P. Archange-Marie O. F. M., chargé de la seconde instruction devait revenir sur ces deux idées, les poursuivre en les précisant à son auditoire composé presque exclusivement des Frères du Tiers-Ordre.

La fête de saint François s'est terminée dans les chants trempés de larmes. Au cours de la cérémonie appelée *Transitus* ou Trépas, nous nous sommes reportés à un autre samedi soir, 4 octobre, en 1226, heure à laquelle saint François agonisait. Il était jeune encore,

45 ans, mais il avait beaucoup travaillé en ce monde, et le temps était venu du repos, pour lui qui n'en avait pas voulu durant sa vie. Et son âme déplaît les ailes . . . Et sa famille éplorée recevait les bénédictions suprêmes . . . Et le Père partait !

Quand, à la fin du *Transitus*, on présenta à notre vénération la relique du Saint, nous nous croyions au lendemain de sa mort, lorsque ses restes précieux furent promenés par la ville d'Assise, et nous collions nos lèvres aux saintes reliques qui touchèrent au corps de notre Père avec l'ardeur que durent mettre dans leurs baisers les citoyens de l'heureuse ville

En somme, voilà la fête du 4 octobre : une journée vécue avec saint François; aussi, lorsque le soir, il trépassait, notre Père, nous lui disions avec larmes : « Vous partez, ô Père ? Là-haut veillez donc, veillez sur ceux qui restent ! » *Tuis adsta posteris, Pater Fransisce !* »

Québec. — Nous apprenons avec plaisir la nomination du Rév. P. Alexis, Frère-Mineur capucin, déjà bien connu dans notre contrée, comme Directeur Général des unions ouvrières de la ville de Québec. Après avoir énuméré les différentes attributions de cette charge, sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque termine sa lettre d'institution par cet éloge du titulaire :

« Votre longue expérience, votre connaissance des hommes et des choses, l'étude spéciale que vous avez faite de la question ouvrière, et, en particulier, les travaux importants que vous avez publiés en commentaire de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII, votre dévouement aux intérêts du peuple, la sympathie qui lie votre Ordre aux classes ouvrières, me donnent l'assurance que vous serez bien accueilli des Fraternités du Travail et que vous leur rendrez de grands services. »

Nous offrons au Rév. P. Alexis nos meilleures félicitations et nous sommes sûrs d'avance qu'il sera à la hauteur de sa tâche.

Saint-Théodore de Chertsey. — Au cours de la retraite paroissiale, quelques explications sur le *Tiers-Ordre* ayant été données, Saint-Théodore a vu se former un bon noyau de fervents chrétiens, une centaine environ. Pleins de bonne volonté, animés du désir de sauver leur âme, coûte que coûte, et grâce à la bonne direction qui leur sera donnée par leur dévoué pasteur, ces vaillants chrétiens deviendront de fervents tertiaires, édifiant la paroisse par leurs bons exemples et leurs bonnes mœurs.

Saint-Emile. — Notre-Dame de la Merci. — Les paroisses

de Saint-E
l'avantage
Ordre est
Grâces à
nuent, ave
le fervent

Saint-
de Saint-J
dévoué D
A l'occasic
adresse dé
bien connu
grès du T
mériter tou
constances
ternité fut
chement e
qui ont tou

Que sair
pour le plu

Lowell
Vendredi,
avec empre
Rév. P. P
glise Saint
cueillie, ve
d'un specta

A la fê
Ordre. Pui
plus tendre
teur de la c

Le savai
comme vo
pathétique,
parla, une
écouta, atte
baient de c

Après le
tacle édifiar

de Saint-Emile et de Notre-Dame de la Merci ont eu elles aussi l'avantage de la Sainte Visite. Depuis deux ans, en effet, le *Tiers-Ordre* est établi dans cette partie éloignée du diocèse de Montréal. Grâce à Dieu, ils sont plus que Tertiaires de nom. Qu'ils continuent, avec le dévouement de leurs Vénérés Pasteurs à montrer que le fervent tertiaire est un véritable apôtre.

Saint-Jean d'Iberville. — Il y a quelques jours la Fraternité de Saint-Jean s'est donné le luxe d'une petite fête qui honore et le dévoué Directeur et les membres du *Tiers-Ordre* de saint François. A l'occasion du 7^{me} anniversaire de sa consécration sacerdotale une adresse délicate fut présentée à Mr. l'abbé Chevalier dont le zèle est bien connu. Nous savons que Monsieur le Curé se réjouit des progrès du *Tiers-Ordre* dans sa paroisse. Puissent nos chers Tertiaires mériter toujours les éloges qu'on leur décerne partout ! Dans les circonstances actuelles, Monsieur l'abbé Chevalier, Directeur de la Fraternité fut particulièrement ému de cette marque d'estime et d'attachement et il a su trouver dans son cœur de prêtre des accents vrais qui ont touché toutes les âmes.

Que saint François bénisse et Pasteur et Directeur et Tertiaires, pour le plus grand bien de tous !

Lowell, Mass. — Fête de saint François d'Assise. — Vendredi, le 3 du mois courant, à 7.30 hrs, 700 Tertiaires, accourus avec empressement à l'appel chaleureux de leur dévoué Directeur, le Rév. P. Perron, O. M. I., prenaient place dans la vaste nef de l'église Saint-Jean-Baptiste où se pressait déjà une foule pieuse et recueillie, venue là vivre quelques heures des inexprimables émotions d'un spectacle empoignant qu'on n'oublie jamais.

A la fête préluda un cantique chanté par le chœur du Tiers-Ordre. Puis, après quelques sages avis inspirés par la sollicitude la plus tendre, le Rév. P. Directeur présenta à l'auditoire le prédicateur de la circonstance, le Rév. P. Dubreuil, O. M. I.

Le savant Père prit pour texte de son sermon : « Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait. » Et d'une voix chaude et pathétique, avec une éloquence persuasive et entraînante, il nous parla, une heure durant, de la perfection chrétienne. Et la foule écouta, attentive, émue jusqu'aux larmes, les paroles sacrées qui tombaient de cette bouche inspirée.

Après le sermon, eut lieu la vêtue de 52 nouveaux novices. Spectacle édifiant et consolant, en ces jours d'indifférence religieuse et de

matérialisme grossier, de voir les âmes chrétiennes, et spécialement la jeunesse, s'enrôler avec amour sous l'étendard glorieux de ce Séraphique Patriarche, fondateur d'Ordres sublimes qui ont fourni, à travers les âges, d'innombrables défenseurs de la Foi. Scène, dis-je, à jamais inoubliable et qui fait rêver aux choses du ciel, que ces novices aux longs voiles blancs, pieusement agenouillées au pied des autels et s'initiant, sous le regard de Dieu et des anges, à la pratique de l'austère Règle du Pauvre d'Assise.

La fête de ce jour se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement et la vénération de la relique de saint François.

Le lendemain matin, dans la même église, communion générale à la messe dite par le Rév. P. Tessier, O. M. I., de Tewksbury. Durant cette messe le chœur du Tiers-Ordre fit entendre de magnifiques cantiques.

Toute la journée, la relique de saint François exposée au milieu d'un foyer de lumières ardentes, attira une foule nombreuse de fidèles.

Le soir, à 7.30 hrs, la cérémonie commença par le chant du *Transitus* ou Trépas de saint François, lequel fut suivi du chant des vêpres. Eut lieu ensuite la profession de 30 novices — scène non moins douce et non moins impressionnante que celle de la veille. Le Rév. P. Directeur, après une chaude et éloquente allocution aux nouveaux Tertiaires, donna la bénédiction papale ; puis le Fr. ministre, au nom de la Fraternité, fit la rénovation de la profession.

Il est 9.30 hrs, et l'auditoire pieux qui a suivi, avec intérêt et dévotion, ce long mais émouvant exercice, s'agenouille devant l'Hostie-Sainte : c'est la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Tout est fini. Un dernier pieux baiser à la relique de saint François, et la foule se retire, émue, silencieuse et recueillie.

(D'après *l'Etoile*.)

Faisons souvent la sainte Communion pour les fidèles trépassés, car ce Pain céleste donnera la vie à ces morts, parce que, possédant en nous le Fils de Dieu, nous pouvons l'offrir à son Père pour leur rachat.

Que la charité vous porte à communier, car il n'y a rien de plus efficace pour le repos éternel des morts.

(*Saint Bonaventure*)



Québec



avant de se
habitants.

leurs ennem

Toutefois

rable où éta

la capitulati

tous ceux q

Ce fut un

entra en pos

nie dont il é

ceau et qui :

coup anéant

une terre qu

Dieu.

La condui

va encore ta

Il y ajouta r

Au mome

seau, sous le

mains du P.

cria-t-il » —

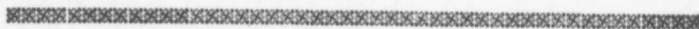
Cette répons

une bravade



LES ANCIENS RÉCOLLETS

PREMIERS APOTRES DU CANADA



Famine à Québec. — Les Frères Kertk. —

Québec sommé de se rendre. — Fière attitude de Champlain. —



LOUIS Kertk, frère de l'amiral, averti par des traitres que la ville était réduite à un état désespéré, se présenta le 19 juillet avec plusieurs vaisseaux devant la ville pour s'en emparer.

Toute résistance était impossible ; mais pour sauvegarder son honneur, Champlain avant de se rendre, voulut avoir l'avis des religieux et des principaux habitants. Ils jugèrent tous que dans cette critique circonstance, leurs ennemis devenaient leurs sauveurs.

Toutefois, Champlain sut déguiser si habilement la situation déplorable où étaient les Français, qu'il dicta lui-même les conditions de la capitulation : les propriétés restaient inviolables, les religieux, et tous ceux qui le voudraient, étaient libres de retourner en France.

Ce fut un cruel moment pour les Français que celui où l'ennemi entra en possession de sa conquête. Champlain voyait périr la colonie dont il était le fondateur et le père. Cette mission encore au berceau et qui avait été enfantée dans les douleurs, se trouvait d'un seul coup anéantie. Les hommes apostoliques étaient forcés de quitter une terre qu'ils aimaient et qu'ils ambitionnaient de conquérir à leur Dieu.

La conduite du vainqueur, traître à sa patrie et à son Dieu, aggravait encore tant de douleurs. Il n'épargna ni les insultes, ni le mépris. Il y ajouta même le sacrilège.

Au moment où les Jésuites transportaient leurs bagages sur le vaisseau, sous les yeux du commandant anglais, celui-ci aperçut dans les mains du P. Massé une boîte enveloppée avec soin. « Qu'est cela ? s'écria-t-il » — « Ce sont des vases sacrés, dit le Père. N'y touchez pas. » Cette réponse réveilla sa haine d'hérétique. Il entra en colère, et par une bravade impie, il porta sur les vases sacrés une main sacrilège.

A Tadoussac, où s'arrêta un moment le vaisseau chargé de ramener en France les missionnaires et quelques colons, ce ne furent plus les vases sacrés seulement que les vainqueurs profanèrent, c'est l'oint du Seigneur, un prêtre, le P. de Brébœuf lui-même qui fut menacé et indignement insulté.

Devant son équipage et en présence même des Jésuites, l'amiral donnait un jour libre cours à ses sentiments anti-catholiques, et disait tout haut que les Jésuites n'étaient venus au Canada que pour dépouiller le sieur de Caen, un des principaux agents du commerce. « Pardon, reprit hardiment et avec modestie le P. de Brébœuf, nous n'avons été conduits ici que par le désir de procurer la gloire de Dieu et la conversion de ces nations infortunées. »

Kertk ne répliqua pas, mais il y avait, parmi les témoins de cette scène, un marin de Dieppe traître, lui aussi, à son pays et à sa foi. On l'appelait Jacques Michel, et il avait servi de pilote aux anglais pour arriver à Québec. Plus hardi que son chef : « Oui, oui, reprit-il, convertir les sauvages ! dites plutôt convertir les castors. » Cette plaisanterie grossière, que l'impiété a aimé à rajeunir depuis, émut le P. Brébœuf, et sortant de son calme ordinaire, il lui dit avec vivacité : « Ce n'est pas vrai. »

Le marin furieux se lève en faisant un geste menaçant : « Si je n'étais pas retenu par le respect que je dois à mon chef, lui dit-il, je vous appliquerais un soufflet pour votre démenti. » « Je vous demande pardon, reprit aussitôt avec humilité le P. Brébœuf. Mon intention n'était pas de vous blesser, et si ma réponse vous a fait de la peine, je la regrette. »

La réparation était complète, mais au lieu de calmer cet homme insolent, elle provoqua de nouveaux blasphèmes contre Dieu et ses saints. Témoin de cette scène qu'il a insérée dans ses *Voyages*, Champlain ne put s'empêcher de lui dire. « Comme vous jurez, pour un réformé ! » — « C'est vrai, répliqua celui-ci ; mais je suis furieux contre ce Jésuite qui m'a donné un démenti. Je veux être pendu plutôt que de laisser passer la journée de demain sans lui donner la paire de soufflets qu'il mérite. »

La journée du lendemain se passa sans que le Jésuite reçut les soufflets, mais non pas sans que la main de Dieu eut vengé son serviteur par un terrible châtimeut.

En allant rejoindre ses compagnons, Michel leur dit : « Allons boire, et noyons dans le vin la colère que ces sycophantes ont excitée

si justemen
état d'exalt
ceux qui ét
jours sans
misérablement
Comme
ques funéra
geance de l
Les Sauvag
traître env
aussitôt apr
les impréca
la forêt, et
immonde.

Les missi
sés à Calais

L'ambass
arrivée à L
qui s'était p
fort de Qué
du boulevard

Après un
à l'armée ro
espérances c
verser les c

France, à la
plain, l'âme
mit à travail
que dans le
un peu d'in

question d't
patrie. Il pla
celui-ci, con
énergie, trior
portait à la s

Laye du 29

si justement. » Il but avec excès selon sa coutume, mais dans son état d'exaltation il allait en être la victime. A la grande terreur de ceux qui étaient près de lui, il fut foudroyé d'apoplexie. Il resta deux jours sans parole et sans connaissance, au bout desquels il mourut misérablement.

Comme pour défier Dieu, Kertk fit à ce malheureux de magnifiques funérailles auxquelles assistèrent tous ses soldats ; mais la vengeance de Dieu sembla poursuivre le coupable jusque dans la tombe. Les Sauvages furent son instrument. Indignés de la conduite de ce traître envers le P. de Brébœuf, ils sortirent de terre son cadavre aussitôt après le départ des anglais, et pour accomplir sans le savoir les imprécations du blasphémateur, ils le suspendirent aux arbres de la forêt, et peu après le jetèrent aux chiens, comme une pâture immonde.

Les missionnaires, ramenés par les vaisseaux anglais, furent déposés à Calais à la fin d'octobre 1629.

L'ambassadeur de France en Angleterre, à qui Champlain, dès son arrivée à Londres, présenta ses mémoires et un procès verbal de ce qui s'était passé, lui promit de s'occuper à obtenir la restitution du fort de Québec. L'heure était propice. Richelieu venait de s'emparer du boulevard du calvinisme.

Après un long et pénible siège, La Rochelle avait ouvert ses portes à l'armée royale, le vingt-huit octobre 1628. A peine eut-il écrasé les espérances des révoltés soutenus par l'Angleterre, qu'il songea à renverser les desseins des Anglais contre la colonie de la Nouvelle France, à laquelle il s'intéressait spécialement. De son côté, Champlain, l'âme de la colonie, ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il se mit à travailler sans relâche à la faire restituer à la France. Voyant que dans le conseil du roi il y avait à ce sujet de l'hésitation et même un peu d'indifférence, il posa la question du Canada comme une question d'honneur et d'utilité, intéressant à la fois la religion et la patrie. Il plaida si bien sa cause auprès du Cardinal ministre, que celui-ci, convaincu par ses raisons, se mit à l'œuvre avec sa puissante énergie, triompha des lenteurs que depuis deux ans l'Angleterre apportait à la solution de cette affaire. Le traité de Saint-Germain-en-Laye du 29 mars 1632, rendit à la France le Canada.

(A suivre)

L'abbé H. R. CASGRAIN.

Lettre de Québec

Notre-Dame de Québec

Couvent des SS. Stigmates,

4 octobre 1902.

Que le Seigneur vous donne sa paix !

Chers lecteurs,

Notre Père Commissaire Provincial est en mer, de retour vers notre Canada. Pour épargner à ma lettre un long et périlleux voyage, je vous l'adresse donc directement, connaissant l'intérêt croissant que vous portez à la nouvelle fondation de Québec.

Depuis les dernières nouvelles que vous donnait la *Revue*, de graves et de joyeux événements se sont accomplis.

L'intérieur du couvent était à peine ébauché, ses divisions se dessinaient seulement que déjà un grand nombre de visiteurs venaient nous témoigner de leur sympathie pour notre œuvre, de leur amour pour saint François et ses enfants. Le flot montait toujours, à mesure qu'un nouveau détail venait s'ajouter, et dire mieux encore comment serait l'intérieur de ce pauvre Monastère.

Y avait-il vraiment quelque chose d'intéressant à voir ? Eh oui ! Tout d'abord, on savait que c'était là l'unique occasion de pénétrer le secret d'un couvent de Franciscains ; une fois la clôture prononcée, le tumulte du monde ne doit plus envahir l'asile de la solitude et de la paix. Il fallait donc en profiter, on voulait voir le cloître, où ne retentirait bientôt plus que le pas du religieux se rendant aux exercices conventuels ou se promenant lentement, plongé dans l'étude d'un sermon, ou dans la lecture d'un livre spirituel. Il fallait voir le réfectoire et les divers offices, mais ce qui tentait surtout la curiosité pieuse, c'était la vue d'une cellule. Là était la merveille qu'on voulait contempler. Et pourtant une cellule, ce n'est qu'une petite pièce de 7 pieds sur 12, éclairée par une modeste fenêtre, et ornée seulement d'un Christ et d'une image de l'Immaculée, patronne de l'Ordre Séraphique. La porte en est austère, elle a pour fermeture l'antique clanche de bois. Le croiriez-vous ? cette clanche monastique que nos temps modernes ne connaissent plus, fit de préférence l'admiration de tous, on voulait en voir le maniement et en

faire jouer
primitive :
ches pour
cellule, et
frappe, c'es
vreté qui d
chère cellu
rieuse dont
choses.

Quelque
gieux et, le
consolation
de saint Fr
les autres a

Les cour
Ion les Co
gence possi
Mais qu'im
nombreux
allaient ver

L'occasio
bre, le Tier
Dame du C
Scolasticat.

Aux pied
leur année
haut toute
pleuvait ce
image des
Cieux ferait
L'heure du
mais ce n'éti
s'arrêta tout
professeurs.
arrêt insolit
religieux des
dieux, de sai

faire jouer le mécanisme. Quant au mobilier, il est d'une simplicité primitive : une table pour le travail, deux tréteaux avec trois planches pour le repos, c'est à peu près tout. Il est le même dans chaque cellule, et on ne se lasse pas de le contempler de nouveau, car ce qui frappe, c'est précisément la simplicité qui règne partout, c'est la pauvreté qui demeure avec le religieux, dans cette petite cellule. Cette chère cellule ! qu'elle est précieuse au religieux ! c'est la retraite mystérieuse dont l'Imitation de Jésus-Christ a dit de si belles et touchantes choses.

Quelques personnes ont compris ce qu'était la cellule pour le religieux et, leur piété les inspirant, elles ont voulu se donner la douce consolation de procurer cette « bienheureuse solitude » à un enfant de saint François. Sur trente-huit cellules, seize déjà ont été données, les autres attendent encore de généreux bienfaiteurs.

* * *

Les cours de nos chers frères étudiants devaient commencer, selon les Constitutions, le 9 septembre. Hélas ! malgré toute la diligence possible, le monastère était loin d'être complètement terminé. Mais qu'importe ! Le devoir est impérieux et tout en prévoyant les nombreux inconvénients de la situation, les jeunes, décidés à tout, allaient venir à Québec.

L'occasion ne pouvait être plus favorable, le dimanche 7 Septembre, le Tiers-Ordre de Montréal faisait son Pèlerinage annuel à Notre-Dame du Cap de la Madeleine, c'était le jour fixé pour l'Exode du Scolasticat.

Aux pieds de la Bonne Mère, ils allaient en passant consacrer leur année scolaire, demander à Marie d'illuminer d'un rayon d'en haut toute leur vie d'étude et de bénir leur nouvelle résidence. Il pleuvait ce jour-là abondamment, peut-être faut-il voir en cela une image des pluies de grâces et de bénédictions que la Reine des Cieux ferait descendre sur le nouveau monastère et sur ses habitants. L'heure du départ sonnée, tout le monde était remonté en bateau mais ce n'était que l'illusion d'un retour. Aux Trois-Rivières, la nef s'arrêta tout exprès pour déposer à la rive les étudiants et leurs professeurs. Il y eut un moment solennel. Que veut dire cet arrêt insolite ? On se l'explique quand on voit défiler les onze religieux destinés à Québec. Ce fut une explosion de regrets et d'adieux, de saintes recommandations et de vœux. Bien vite, le bateau

reprit sa marche, mais les mouchoirs longtemps s'agitèrent encore...
Au revoir !

Aux Trois-Rivières nos étudiants firent un dévot pèlerinage au Commissariat de Terre-Sainte, plein de saintes reliques et de saints exemples, vrai « RITIRO, » petit coin du Mont Thabor. De là en route pour Québec !

Ils y arrivent vers les dix heures du soir. Dans les ombres de la nuit tout paraît fantastique. Que penser, en entrant dans une maison neuve, encombrée d'établis, de planches, de fer, le tout vu aux lueurs de l'antique chandelle ! Il y eut des imprévus ! Plusieurs n'oublieront pas de leur vie les onze heures du soir du 7 septembre 1902. Quelques jours encore et les cours commencent en des classes meublées fort provisoirement ; les chaises et les tables manquent, on s'ingénie à en créer des simulacres.

* * *

La bénédiction du nouveau monastère était fixée au 17 septembre, solennité des SS. Stigmatas, fête patronale du nouveau Couvent. Il fallait à tout prix ne pas laisser passer cette belle occasion, et pourtant les travaux n'avançaient qu'avec une lenteur désespérante ; mais, c'était réglé ! La veille, les ouvriers charitables travaillent après l'heure, pour finir d'ébaucher l'essentiel et quand ils sont partis, tous les religieux, comme les abeilles d'une ruche active, se mettent à l'ouvrage, pour déblayer, laver et nettoyer. Le lendemain une véritable transformation s'était opérée, on avait une légère illusion que le monastère était achevé. Monseigneur l'Archevêque avait gracieusement accepté de bénir lui-même la nouvelle demeure des enfants du Patriarche d'Assise.

La cérémonie a été touchante et simple. Les religieux chantant les litanies des Saints de l'Ordre ont fait processionnellement le tour du couvent, pendant que le Prélat aspergeait les murs qui doivent être saints par les bénédictions d'en haut, saints par leur sublime destination, saints par les *hôtes et les pèlerins* qu'ils abriteront. La procession a parcouru les cloîtres des trois étages pour redescendre à la chapelle où Monseigneur, après l'avoir bénite, a célébré la sainte Messe.

A l'Evangile un mot de son cœur est venu nous rappeler les travaux et les peines de nos Pères, leur histoire glorieuse et sainte,

leur courage
nisation de
passé, nous
res, posses
seulement t
cet exemple
ce devoir sa
tracé. Le
doit souffrir
son sensuali
humilité de
comme Fra
attend de n
qu'exige Di

A 10 hr
tréal, chant
que demeure
jour et le lie
au monde
dernier, Mg
tait au Père
du Sang bér
semblé que,
devait posse
l'expression
n'oublieront
tera désorma
Léonard d'E
en vermeil,
ressemblait à
incomparabl
blance, plus
comme le cc

Le soir, q
grande et his
Saint Sacren
du couvent.
dernier acte
breuses visit

leur courage et leur foi, dans les temps les plus héroïques de la colonisation de la Nouvelle-France. Plus que jamais nous revivions le passé, nous nous sentions sur l'antique champ d'action de nos Frères, possesseurs de l'héritage de nos ancêtres. Le passé n'est pas seulement une gloire, il est aussi un exemple, il impose un devoir ; cet exemple, Monseigneur a bien voulu le remettre sous nos yeux ; ce devoir sacré, son autorité paternelle nous l'a énergiquement retracé. Le Franciscain doit être l'édification du monde, pour lui il doit souffrir, pour lui il doit prier. Sa mortification doit combattre son sensualisme, sa pauvreté doit éteindre sa soif de richesses, son humilité doit abaisser son orgueil. Reproduire Jésus sur la terre, comme François l'a reproduit lui-même ; c'est là ce que le Pasteur attend de nous, pour son bien-aimé troupeau, n'est-ce pas aussi ce qu'exige Dieu lui-même ?

A 10 hrs, le P. Xavier-Marie, Vicaire du couvent de Montréal, chantait la grand'messe. Toute la journée, une précieuse relique demeura exposée dans la nouvelle chapelle. Ah ! c'était bien le jour et le lieu pour vénérer ce cher trésor, peut-être le plus précieux au monde pour les enfants de saint François. Au mois de janvier dernier, Mgr Etienne Potron, franciscain, évêque de Jéricho, remettait au Père Supérieur du couvent de Québec une très belle relique du Sang béni des Stigmates du Crucifié de l'Alverne. Il lui avait semblé que, consacré aux Sacrés Stigmates, le couvent de Québec devait posséder cette relique insigne. Que Mgr Potron reçoive ici l'expression de notre plus vive reconnaissance, les générations futures n'oublieront pas son nom, nom d'un auguste bienfaiteur, qui restera désormais gravé au pied du reliquaire, uni à celui du T. Rév. P. Léonard d'Estaires, notre Provincial, qui a donné ce même reliquaire en vermeil, digne de la relique qu'il contient. Déjà notre couvent ressemblait à l'Alverne, par son nom qu'un vœu lui a donné, par son incomparable position que Dieu lui a faite, une nouvelle ressemblance, plus intime et plus vraie, vient donc s'y ajouter, il garde comme le couvent du Calvaire séraphique, le Sang du Stigmatisé !

Le soir, quand la nuit vint tout envelopper dans son mystère, cette grande et historique journée fut clôturée par la bénédiction du Très Saint Sacrement et par une procession aux flambeaux, dans le jardin du couvent. La sainte relique était solennellement portée. C'était le dernier acte de la journée. La clôture était prononcée, les nombreuses visites qui s'étaient activement pressées durant ce dernier

jour, étaient enfin finies, la solitude était de droit et de fait acquise à notre monastère.

* * *

Mais la solitude d'un couvent est une solitude joyeuse, puisqu'elle est sainte. La fête de Notre Séraphique Père que nous célébrons aujourd'hui ramène dans notre cloître les Supérieurs des maisons religieuses de Québec et nos vénérés Syndics. Les fils de Notre Père saint Dominique, selon l'antique tradition, viennent porter à leurs Frères en saint François, le baiser traditionnel qui ne s'attédit jamais. Nous n'avons pas été lents à réclamer pour Québec le droit de posséder les Dominicains pour la fête de saint François, et nous espérons que le voisinage prochain d'un couvent de leur Ordre nous rendra plus facile encore le maintien fidèle de la séculaire coutume.

Ce matin, le Rév. P. Gill a chanté la sainte Messe, ce soir au *Transitus* le Rév. P. Couette vient de nous donner un magistral panégyrique de Notre Séraphique Père. Merci à nos Frères qui, malgré les fatigues de leurs apostoliques travaux, nous ont procuré une si douce consolation. Grâce à eux, avec tout le charme que donne leur présence, on a pu chanter pour la première fois, dans le nouveau couvent : *Apostolicus Pater Dominicus et Seraphicus Pater Franciscus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.* (1) Monseigneur l'Archevêque a bien voulu honorer de sa présence notre humble repas, le premier pris dans le nouveau réfectoire.

Les derniers petits détails de la construction, toujours interminables, finiront enfin, et bientôt nous serons parfaitement tranquilles dans cette maison, toute faite par le bon Dieu lui-même, qui, dans sa construction, a si merveilleusement montré les prévenantes bontés de sa Providence adorable. Avec nous, chers lecteurs, bénissez-le du fond du cœur ! Mais après avoir remercié le Seigneur, permettez-nous de vous remercier aussi. Quelques-uns d'entre vous en lisant ces lignes que je vous adresse, se rappelleront avec bonheur les sacrifices qu'ils se sont imposés pour nous venir en aide ; tous, vous nous avez apporté votre sympathie et votre bienveillant intérêt ; que le Séraphique Père vous bénisse et vous récompense surabondamment du bien que vous avez fait à ses très humbles enfants,

Dont je ne suis que le plus petit.

FR. ANGE-MARIE, O. F. M.

(1) L'apostolique Père Saint Dominique et le Séraphique Père Saint François, nous ont, Seigneur, enseigné votre loi.

96 106 116 126 136 146 156 166 176 186 196 206

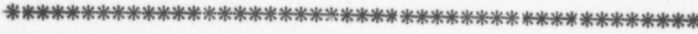


lentes, sans
recueillies e
nous arrêtar
sereine Om
lui avait em
vallées, nou
grandiose et
où François
partit pour l
prière ; nou
avant de not

A peine é
mencent à te
le tonnerre g
couvent, tre
superposées
1818. L'égli
voûtée, sout
chapelles, pl
tification et
nante. Celle-
nière, au cor



M Padre Marcellino



(Suite et fin)



OUS visitâmes d'abord Arezzo, Cortone, le lac Trasimène, cheminant à petites journées dans cette région si agréablement accidentée, à la fois fertile et pittoresque, au milieu de laquelle vit une population saine, laborieuse, d'une constante urbanité. Sur les montagnes amples et sans âpreté, l'ombre des sapins et des châtaigniers ; dans les plaines opu-

lentes, sans monotonie, l'abondance des moissons ; dans les vallées recueillies et sans étroitesse, la gaieté des fleurs et des fruits. Nous nous arrê tâmes plus longtemps à Perugia, la gracieuse capitale de la sereine Ombrie, étudiant le Perugin surtout pour découvrir ce que lui avait emprunté Raphaël. De Perugia, à travers les collines et les vallées, nous gagnions la Basilique de *Santa Maria degli Angeli*, la grandiose enveloppe de pierre de la petite chapelle de la Portioncule, où François entra définitivement dans la vie spirituelle, et d'où il partit pour la vie céleste. Le P. Marcellino y demeura un instant en prière ; nous ne nous attardâmes cependant pas, devant y revenir avant de nous séparer, et nous nous dirigeâmes vers Assise.

A peine étions-nous en route, que de larges gouttes de pluie commencent à tomber des éclairs étincelants traversent un horizon noir, le tonnerre gronde au loin, puis se rapproche. Nous arrivons au couvent, trempés. Nous séchons, et nous visitons les deux églises superposées au-dessus de la crypte où repose le corps découvert en 1818. L'église souterraine, celle de la souffrance et de l'expiation, voûtée, soutenue par de lourdes colonnes, entourée par de vastes chapelles, pleine d'ombre, de mystère, d'austérité ; l'église de la sanctification et de la récompense, légère, ouverte au grand jour, rayonnante. Celle-ci n'était pas en son éclat au milieu de l'orage. La première, au contraire, présentait une sévérité dramatique. Le rouiement

F. M.

saint François,

du tonnerre, couvrant le bruit de nos pas, semblait la clameur suppliante d'une foule en détresse. Ils entendaient en eux une pareille tempête, ceux qui sont venus s'abriter dans cette solitude, refuge pour eux comme pour nous : pour nous, refuge d'une heure entre deux éclaircies, pour eux refuge d'une vie entre deux infinis.

Des églises, nous passâmes au couvent dont le cloître domine la luxuriante vallée. Ce jour-là plus d'horizon, ni de verdure ; dans les champs, une eau boueuse ; toutefois une certaine nuance plus claire dans les nuages indique que le soleil lutte et va reparaitre.

— Telles sont la plupart des vies d'hommes, me dit le P. Marcellino, des nuages fondant en eau dans des champs bourbeux ; mais derrière les nuages, Dieu brille toujours.

Le lendemain, le temps devenu plus clément, nous revîmes à notre aise les églises, le cloître, ce qui reste encore visible des peintures. Quand nous nous retrouvâmes au dehors, le P. Marcellino me dit : — Ces édifices sont beaux et d'un intérêt pour l'histoire de l'art italien, qui en sort par Giotto et par Dante. Ce n'est point cependant là que l'on retrouve François. Ah ! si l'on pouvait à l'exemple de Sainte Claire, soulever le couvercle du cercueil et contempler le visage diaphane, glorieux, incorruptible, de quels effluves de tendre adoration on se sentirait inondé ! Mais la pierre glacée nous le cache. Il faut le chercher ailleurs : dans ces rues qu'il a parcourues si souvent, d'abord en vêtements somptueux, puis avec une tunique misérable, rapiécée au dehors et au dedans, chantant de sa voix suave et forte, claire et flexible, d'abord les refrains du plaisir, puis les lamentations de la pénitence ; il faut le chercher sur les pentes de ces collines qui le virent si souvent promener ses prières et cacher les larmes qui usèrent ses yeux, dans cette vallée où six mille tentes abritèrent ses enfants accourus de toutes les régions de l'univers. Voilà où on le retrouve. Plus encore, il vit dans le petit couvent de la Portioncule, retournons-y.

Quand il eut touché de ses mains et baisé les murs sacrés, le Padre s'écria : — Ah ! que ce lieu serait plus édifiant et plus véritablement saint si, au lieu de cacher sous les voûtes embellies de ce monument, l'église et la cellule de notre Père, on les avait laissées en plein air, sous le soleil du bon Dieu, telles qu'aux jours d'inoubliable mémoire, le samedi 3 octobre à 5 heures du soir, où il cessa de réjouir les hommes de sa chère présence pour aller s'unir à l'élite des bienheureux. La pauvreté y brillait parée des seuls ornements

que lui a pe
Sanctuaire, i
deux petites
cinq ou six a
ble groupe.
dernière s'ap
étendu nu su
qu'il reprit se
eût dicté son
Sainte Claire
romaine, do
séjour à Ron
rir si elle vo
pour l'enseve
peine écrite
Saint désira
entendu une
Père François
les sacrés stig
plus qu'à se
de saint Jean
mavi. Ce qu
lui chantèren
hymne au So
« appartienne
« les doit qu'
« Dieu, mon
« ment pour
« lumière ! Il
« rend témoig
« gneur, pour
« dans les cie
« pour mon fi
« pour les ter
« tenez toutes
« notre sœur l
« vous, mon S
« la nuit, il es
« soyez-vous, n

que lui a permis son adorateur : des ombrages et des fleurs. Le petit Sanctuaire, à peine long et large de quelques pieds, avait à ses côtés deux petites cabanes rondes couvertes de chaume ; un peu en avant, cinq ou six autres semblables ; une haie très épaisse entourait l'humble groupe. C'est là que François se fit porter quand il sentit l'heure dernière s'approcher. Il eût voulu s'endormir dans les bras de sa dame, étendu nu sur la terre recouverte de cendres. On obtint à grand peine qu'il reprit ses misérables loques, et remontât sur son grabat. Après qu'il eût dicté son testament spirituel et envoyé encore une bénédiction à Sainte Claire, il eut une pensée terrestre : il songea à une matrone romaine, dona Jacopa, qui l'avait tendrement soigné pendant son séjour à Rome : il se mit à dicter une invitation la pressant d'accourir si elle voulait le trouver encore en vie, et d'apporter une étoffe pour l'ensevelir et des cierges pour son enterrement. La lettre était à peine écrite que dona Jacopa frappait à la porte, apportant ce que le Saint désirait. Pendant qu'elle était en prières, à Rome, elle avait entendu une voix lui disant : « Si tu veux revoir encore une fois ton Père François, pars sans tarder. » Et elle était accourue et elle baisait les sacrés stigmates de ses pieds. De ce moment, François ne songea plus qu'à se réjouir. Une fois il se fit réciter l'évangile de la passion de saint Jean, une autre fois le psaume : *Voce mea ad Dominum clamavi*. Ce qu'il ne cessa de demander, ce que les FF. Léon et Ange lui chantèrent maintes fois jusqu'à son dernier moment, ce fut son hymne au Soleil : « Très haut, très puissant et bon Seigneur, à vous « appartiennent les louanges, la gloire et toute bénédiction. On ne « les doit qu'à vous, et nul n'est digne de vous nommer. Loué soit « Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulière-
« ment pour mon frère messire le soleil, qui nous donne le jour et la
« lumière ! Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et il
« rend témoignage de vous, ô mon Dieu. Loué soyez-vous, mon Sei-
« gneur, pour notre sœur la lune et les étoiles ! Vous les avez formés
« dans les cieux, claires et belles. Loué soyez-vous, mon Seigneur,
« pour mon frère le vent, pour l'air et le nuage, pour la sérénité et
« pour les temps quels qu'ils soient, car c'est par eux que vous sou-
« tenez toutes les créatures ! Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour
« notre sœur l'eau qui est très utile, humble et chaste ! Loué soyez-
« vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu ! Par lui vous illuminez
« la nuit, il est beau et agréable à voir, indomptable et fort. Loué
« soyez-vous, mon Seigneur, pour notre mère la terre, qui nous soutient,

« nous nourrit, et qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs
« diaphanes et les herbes! »

Telle fut sa prière des agonisants. C'est par l'hymne de la lumière, de la joie, de la vie, qu'il saluait la mort, parce qu'elle lui paraissait le passage à plus de joie, à plus de lumière, à plus de vie. Il mourut comme il avait vécu, dans les clartés de l'allégresse. Aussi dès que sa voix se fut éteinte, les alouettes, ces amies de la lumière, bravant leur horreur de l'obscurité, accoururent en immenses quantités et tournoyèrent joyeusement sur le chaume d'où sortait la lamentation des larmes humaines.

A combien de retours personnels je me sentais entraîné, pendant ce récit attendri... Moi aussi, j'étais pauvre, et, quoique pauvre, je n'enviais ni ne haïssais les riches favorisés des biens dont je suis dépourvu. Moi aussi j'étais pénétré du néant de l'existence humaine. La science, elle est toujours courte par quelque endroit, et, malgré ses prodiges, elle recule bien peu les limites de l'inaccessible. L'ambition, elle épuise et rend mauvais. La fortune, elle est capricieuse et elle endure. Moi aussi, je sentais que Dieu seul peut apaiser notre inextinguible soif d'infini, que lui seul peut guider sûrement nos pas incertains, et je lui adressais sans cesse la prière du matelot breton : — Seigneur protégez-moi, ma barque est si petite et votre mer est si grande !...

Moi aussi je croyais qu'adorer Dieu en son essence insaisissable et inaccessible, incompréhensible et indéfinissable, ne suffit pas, qu'il faut l'adorer également dans les œuvres palpables et visibles de sa création, dans les splendeurs de la nature et dans les puissances de la raison...

J'avais vécu ces quelques jours dans une vision pacifique de sainteté et j'ai bien compris en écoutant mon bon Padre Marcellino quelle joie il y a dans le renoncement à toute joie et quel bonheur dans le renoncement à tout bonheur.

EMILE OLIVIER.

Loué, sois-tu, Seigneur, par toute la nature
Qu'elle chante ton nom, redise tes bienfaits !
Sur terre, comme au ciel, que toute créature
Te bénisse à jamais !

(Lyre séraphique)



Deux qu
P. BARNABÉ

deux plans, d

Nous avor

nouvel ouvraj

Il comprend

l'église de Qon

ses savantes é

espérons qu'il

Comme les

dresse à tous

intéressant

Sainte, les Pa

Saints, le liri

Les autres

La Portio

Le Mont

La monta
est le Mont T

L'abécéda

DE SAINT-FR

primés. En v

Maximin (Var

Le Père O

posé des ouvra

ignore à peu p

est un guide p

IV) « qu'au ch

modèle *l'Abéc*

du Carmel fra

les traités de



BIBLIOGRAPHIE

Deux questions d'archéologie palestinienne, PAR LE R. P. BARNABÉ D'ALSACE, O. F. M. Un vol. in 12, 200 pages avec deux plans, deux cartes topographiques et plusieurs gravures.

Nous avons déjà pu apprécier l'érudition du R. P. Barnabé ; ce nouvel ouvrage ne fait que confirmer une réputation bien méritée. Il comprend deux parties : *l'église d'Amuas, l'Emmaüs Nicopolis ; l'église de Qoubeibeh, l'Emmaüs de saint Luc*. Le Rev. Père continue ses savantes études sur les traditions franciscaines de Terre Sainte ; espérons qu'il n'est pas près de s'arrêter en si bonne voie.

Comme les précédentes publications du même auteur, celle-ci s'adresse à tous ceux qui ont le goût des lectures sérieuses, instructives et intéressantes en même temps que pieuses : les amis de la Terre-Sainte, les Palestinologues, ceux qui se sont voués à l'étude des Livres Saints, le liront et l'apprécieront particulièrement.

Les autres ouvrages du R. P. Barnabé sont :

La Portioncule ou Histoire de N.-D. des Anges.

Le Mont Thabor, notices historiques et descriptives.

La montagne de Galilée, où le Seigneur apparut aux apôtres est le Mont Thabor.

L'abécédaire spirituel, PAR LE PÈRE OSUNA, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS. — 3 charmants petits volumes, très bien imprimés. En vente au Couvent des Pères Dominicains, à Saint-Maximin (Var), France.

Le Père Osuna fut un célèbre missionnaire espagnol qui a composé des ouvrages mystiques d'une réelle importance. La France les ignore à peu près complètement. Et cependant sainte Thérèse, qui est un guide parfait en cette matière, nous affirme dans sa *Vie* (chap. IV) « qu'au chemin de l'oraison et du recueillement elle avait pour modèle *l'Abécédaire* d'Osuna. » A la demande des fils et des filles du Carmel français, un pieux enfant de saint Dominique a cherché les traités de ce vieil auteur, et a fini par en trouver une édition du

aphique)

xvi^e siècle, dans les rayons oubliés d'une bibliothèque universitaire d'Espagne. . . Il a traduit, en connaisseur parfait de la langue d'Osuna, ces opuscules spirituels qui sont un vrai délice pour l'âme.

Rodriguez est plus littéraire, plus éloquent, plus facile à la lecture ; Osuna est plus simple, plus substantiel et surtout plus mystique. Il est à méditer plutôt qu'à lire. Une pensée, un mot vous fournit la matière d'une oraison. . . Les saints, les ascètes, les dévorés de la perfection ont un langage à part, un sens particulier. Il est doux de se compénétrer de leur doctrine pour s'essayer à leur vie.

A cette heure d'angoisse, de périls de toutes sortes, les âmes d'élite, les Tertiaires de saint François, goûteront certainement ces pages admirables qui ravissaient sainte Thérèse. Elles aimeront les réflexions des Pères de l'Eglise, les pensées tirées de l'Ecriture Sainte, que le fidèle traducteur a adjointes au texte original ; enfin, elles béniront Dieu qui leur a permis de connaître, par cette annonce, certains sujets d'oraison de la séraphique sainte Thérèse, fournis par un Franciscain contemplatif.

M. C.

Roger Bacon, PAR DON JOSEPH IGNACE VALENTE ; traduit de l'espagnol par F. Maigret. in-8, extrait de la *Science catholique*. Chez Sueur et Charruey, Arras, (France).

Roger Bacon est une des gloires de l'Ordre des Frères-Mineurs ; Alexandre de Humboldt l'appelle « le plus grand génie du moyen-âge ». L'opuscule que nous annonçons est une excellente étude de la philosophie du savant franciscain.



Montréal
quette, en rel
après deux an
— Frater
en religion S
ans, après 16
— Madam
l'hospice Gar
— Madam
réal, le 6 sept
— Monsi
81 ans, après
— Monsi
et 3 mois, ap
Saint-Ou
Antoine, décé
Saint-Sir
née Marie B
septembre 19
— Dame F
Sr Thérèse, c
6 ans de prof
— Dame Pi
Saint-François
nées de profes
Sainte-Vi
tertiaire isolée
Montmag
décédée le 21
sion.
Vraie chrétien
associations pieu
tempérie des sais
Sa règle de co
Elle faisait pa



NÉCROLOGIE

Montréal. — Fraternité Saint-Joseph. — Mr. Louis Valiquette, en religion Fr. Saint-Antoine de Padoue, décédé le 2 octobre, après deux ans de profession.

— Fraternité Saint-Antoine. — Madame Salomon Goyette, en religion Sr François-Xavier, décédée le 4 septembre à l'âge de 82 ans, après 16 années de profession.

— Madame Vve Isaac Henry Cutter, tertiaire isolée, décédée à l'hospice Gamelin, le 3 août 1902.

— Madame A. C. L. Merville, tertiaire isolée, décédée à Montréal, le 6 septembre 1902.

— Monsieur J.-B. Bergeron, décédé le 27 août 1902, à l'âge de 81 ans, après 2½ années de profession.

— Monsieur Charles Vinet, décédé à Montréal à l'âge de 66 ans et 3 mois, après 1 année de profession.

Saint-Ours. — Delle Valérie Langevin, en religion Sr Saint-Antoine, décédée le 26 septembre 1902, après 2 ans de profession.

Saint-Simon, Comté de Bagot. — Dame veuve Léon Dion, née Marie Bonnin, en religion Sr Sainte-Elizabeth, décédée le 1^{er} septembre 1902, âgée de 68 ans, après 9 années de religion.

— Dame François Langélier, née Léocadie Brodeur, en religion, Sr Thérèse, décédée le 12 septembre 1902, âgée de 78 ans, après 6 ans de profession.

— Dame Pierre Delage, née Geneviève L'Heureux, en religion Sr Saint-François d'Assise, décédée le 19 septembre 1902, après 9 années de profession, âgée de 74 ans.

Sainte-Victoire. — Dame veuve Millette, née Marie Dufault, tertiaire isolée, décédée le 30 août 1902, après un an de noviciat.

Montmagny. — Dame Louis Thibault, née Vitaline Langlois, décédée le 21 septembre, à l'âge de 54 ans, après un an de profession.

Vraie chrétienne, sa piété était remarquable, elle faisait partie de toutes les associations pieuses. Elle assistait tous les matins à la Sainte Messe, malgré l'intempérie des saisons. Sa mort a été calme et édifiante.

Sa règle de conduite était : Dieu avant tout.

Elle faisait partie du chemin de croix Perpétuel.

— Mr. Edouard Lemieux, en religion Fr. Michel, décédé le 9 septembre, à l'âge de 69 ans 5 mois, après 18 mois de profession.

Fervent tertiaire, très fidèle à sa règle, il fut préparé à une sainte mort, par une longue maladie soufferte avec une patience vraiment chrétienne.

Beauharnois. — Dame Octave Marchand, en religion Sr. Marguerite-Marie, à l'âge de 62 ans, après 8 mois de profession.

— Dame veuve Joseph Goyette, en religion Sr. Euphrasie, décédée le 2 octobre 1902, dans la 71^{me} année de son âge, après 8 mois de profession.

Toutes deux étaient d'excellentes tertiaires.

Fall-River, Mass. — **Fraternité Sainte-Elizabeth.** — Dame Félix Clément, née Delphine Mongeau, en religion Sr. Saint-François, décédée le 20 septembre, à l'âge de 69 ans, après 11 ans de profession.

Saint-Benoît (Comté des Deux Montagnes) — Docteur J. A. Migneault, frère ministre de la Fraternité de Saint-Benoît, décédé le 25 août dernier, en la fête de Saint Louis, patron des frères du Tiers-Ordre, à l'âge de 82 ans.

Le frère Migneault a beaucoup fait pour la Fraternité de Saint-Benoît. En particulier au printemps dernier, lors de leur retraite, les tertiaires l'ont vu donner le plus bel exemple de piété, de dévouement et d'attachement à la Fraternité. Pendant sa maladie il tenait toujours à ses côtés l'habit franciscain, et dans son testament il avait demandé à être porté en terre par six frères Tertiaires.

Excellent Tertiaire « le Docteur Migneault, nous dit le *Journal* avait été un homme de bien dans toute la force du mot. Honnête jusqu'au scrupule il n'a connu que deux chemins : celui de l'église et celui du travail. On l'appelait simplement depuis quelques années : le bon vieux docteur Migneault.

Il mérite bien de tous une prière, car il a aimé son Dieu, son pays et sa famille et son prochain. »

R. I. P.

